

GABRIEL MARCEL

LE QUATUOR EN FA DIÈSE

PIÈCE EN 5 ACTES



PARIS
IMPRIMERIE GEORGES CADET
7, rue Cadet (9^e)

—
1920

*Tous droits de reproduction, traduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays.
Copyright by Gabriel Marcel*



E. Chausson
(Concert)

*Il semble que par la vraie musique
tout soit toujours déjà passé et dépassé,
pardonné, repris enfin en meilleur ordre
et en humain recueillement. Que cela soit
d'un moment et surhumain je ne le nie
pas; je sais assez que l'homme est au
dessous de la musique.*

(ALAIN. Systeme des Beaux-Arts)

A mon ami Marc BOASSON

PERSONNAGES

ROGER MAZÈRES.

STÉPHANE MAZÈRES.

MAZÈRES.

GEORGES DELCROIX.

NEYREL.

VERMANDÉ.

JEAN.

FRANÇOIS.

CLAIRE.

M^{me} MAZÈRES

MARIE-THÉRÈSE DELCROIX.

DORIS VAN CLEEF.

GERMAINE LATOUR.

ACTE PREMIER

Chez les Stéphane Mazères. Une vaste pièce donnant sur un balcon. Avant que le rideau se lève, on entend les grands accords lents qui terminent le quatuor dont l'exécution s'achève.

SCÈNE PREMIÈRE

ROGER, STÉPHANE, CLAIRE,
MARIE-THÉRÈSE, NEYREL, VERMANDÉ

Au premier plan, STÉPHANE, ROGER et VERMANDÉ, qui ont tenu les parties de cordes, sont assis en demi-cercle. A droite le grand piano à queue tenu par DORIS.

Au second plan MARIE-THÉRÈSE et CLAIRE dans des fauteuils. A gauche NEYREL, qui se lève aussitôt le quatuor terminé et se promène de long en large dans la pièce, les mains dans les poches, les yeux baissés.

Scène muette assez longue; les exécutants remettent les instruments dans les étuis. DORIS ferme len-

tement le piano, puis, visiblement gênée, elle va s'asseoir au fond sur une petite chaise. On attend l'appréciation de NEYREL.

DORIS (se rapprochant de Marie-Thérèse, bas)

Madame, dites-moi la vérité, j'ai très mal joué, n'est-ce pas ? J'ai peur que votre frère ne soit mécontent.

MARIE-THÉRÈSE (assez haut)

Vous savez bien que vous avez été admirable, voyons.

NEYREL (s'arrêtant)

Qu'est-ce qu'elle dit ?

DORIS (avec embarras)

J'ai dit que j'ai très mal joué. (Neyrel hausse les épaules et se remet à arpenter la pièce.)

MARIE-THÉRÈSE (à mi-voix à Doris)

Vous voyez.

DORIS (de même)

Oh ! je sens que M. Neyrel ne voudrait pas me faire de peine, mais....

STÉPHANE (allant à elle)

Moi, j'ai le droit de parler, n'est-ce pas ? Je peux juger comment on interprète ma musique ? Eh bien, vous m'avez fait découvrir le finale.

NEYREL (à Stéphane)

Allons donc ! vous avez eu besoin d'elle pour vous rendre compte de la beauté de votre finale ? (Stéphane rougit.)

MARIE-THÉRÈSE (timidement)

Alors, monsieur, vous trouvez que c'est bien ?

NEYREL (sans répondre)

Voyons, les autres parties, c'est de la bonne musique ; le finale, c'est de la musique tout court. (À ce moment Stéphane regarde involontairement Claire dont le visage se contracte.) Très sincèrement, je ne vous aurais pas cru capable de faire ça. Ce n'est pas du tout le francisme dolent et un peu ressassé de votre sonate ; et c'est bien loin de la distinction un peu conventionnelle. Il faut l'avouer, de vos mélodies. Il y a là une âme neuve, je ne peux pas dire autrement. Vous savez, cette idée qui naît brusquement au piano après les grands arpegges du début, le violoncelle s'en empare aussitôt, c'est un être vivant cette idée. (Montrant Roger.) Entre parenthèses, votre frère l'a merveilleusement fait valoir. Elle s'impose à tous ces thèmes trop attendus, trop complaisamment traités ; elle les domine, elle les emporte, elle en fait ce qu'elle veut. Et puis elle disparaît ; une sorte de brume la recouvre. En vain tout la réclame : elle se refuse aux appels des cordes. Et le piano tâtonne vainement, pour se taire, enfin, découragé. Et alors... ça, voyez-vous, je crois bien que c'est ce qu'il y a de plus beau. Ce silence, cette paix subite, cette résignation devant l'idée disparue et qui est tout de même encore là ; car elle est là, elle subsiste encore au fond du regret qu'elle a laissé. (Se tournant vers Stéphane.) J'y suis à peu près, n'est-ce pas ?

STÉPHANE (très ému, tout bas)

Oui, je crois....

MARIE-THÉRÈSE (l'embrassant)

Mon frère chéri, je peux te dire, maintenant que le maître a parlé, combien je trouve cela beau. J'ai

été émue... et je ne puis expliquer ce que je ressens. Cela m'a bouleversée. Va, je suis fière de toi.

VERMANDÉ

Par exemple il y a là un passage qui n'est pas commode. *(Il reprend sa partie et feuillette.)*

NEYREL

Chez qui ferez-vous éditer cela ?

STÉPHANE

Je ne m'en suis pas encore préoccupé. Je voulais d'abord savoir ce que vous pensiez.

NEYREL *(souriant)*

Vous attachez vraiment tant d'importance à mon opinion ?

STÉPHANE *(montrant Claire)*

Demandez à ma femme.

NEYREL

Eh bien, moi, à votre âge, *(il s'arrête)*....

VERMANDÉ *(qui a trouvé le passage, le montrant à Stéphane)*

Tenez, ça, c'est diabolique.

NEYREL

Il faut absolument faire connaître cela. Je ne vois pas pourquoi la Nationale...

STÉPHANE

Eh bien, je vais peut-être vous sembler très sot, mais au fond je ne tiens pas à ce que ma musique

soit connue. Quelques opinions comme la vôtre me suffisent absolument.

NEYREL

Vous avez le plus grand tort. Une œuvre d'art, tout comme une grande idée philosophique ou religieuse, c'est quelque chose qui veut être répandu. Quel intérêt cela a-t-il que je trouve ça bien, moi, qui suis un vieux bonhomme décati, fini ? Ce qu'il faut, c'est que cette musique-là sème de la confiance, de l'amour, dans des cœurs jeunes ; l'artiste a une mission, voyez-vous ; cela, je le crois du fond de l'âme, j'en suis sûr.

DORIS *(tout bas, à Marie-Thérèse)*

Comme c'est vrai !

STÉPHANE

Je crains que l'humanité ne soit bien vieille pour une telle foi. L'art n'est plus aujourd'hui qu'un divertissement.

NEYREL *(avec dégoût)*

Pouah !

CLAIRE *(avec une ironie d'apôtre)*

Décidément, vous êtes un ascète, monsieur Neyrel. *(Un silence.)*

MARIE-THÉRÈSE *(à Stéphane)*

Est-ce que je me trompe, ou bien est-ce que tu n'as pas repris dans l'andante cette phrase qui te hantait en Normandie l'été dernier ?

DORIS

Cette phrase-là, n'est-ce pas ? *(Elle va au piano et joue une phrase d'un accent triste et populaire.)*

STÉPHANE

Je revois les falaises sous le ciel gris et cette mer énigmatique de l'an passé.

ROGER

C'est vrai, elle est prenante, cette phrase.

DORIS

Elle me fait songer au regard des marins.

ROGER

C'était votre phrase, Claire.

STÉPHANE

En effet, en rentrant un soir, je l'ai trouvée au piano improvisant autour de cette phrase. (A Neyrel) Ma femme a beaucoup d'imagination musicale.

CLAIRE

Ne dis pas d'absurdités, Stéphane, je t'en prie.

ROGER

Il a raison pourtant, et vous le savez. Si vous aviez travaillé....

CLAIRE

J'ai une mauvaise mémoire qui déforme ce qu'elle cherche à retenir. Je suppose que c'est cela que vous appelez de l'imagination.

DORIS (avec chaleur)

Pourtant...

CLAIRE

Que savez-vous de moi, mademoiselle ? (Un silence.)

NEYREL (tirant sa montre)

Je vais être obligé de vous quitter. (A Stéphane.) Si vous en avez le temps, est-ce que cela vous ennuierait de faire quelques pas avec moi ? J'aurais encore bien des choses à vous dire.

STÉPHANE

Avec grand plaisir. (Salutations, Neyrel et Stéphane sortent.)

SCÈNE II

LES MÊMES (moins Neyrel et Stéphane)

ROGER et VERMOREL causent près du piano.

MARIE-THÉRÈSE (à mi-voix à Claire)

As-tu remarqué l'expression de Stéphane pendant que M. Neyrel parlait du finale ? Quel épanouissement ! Il rayonnait.

CLAIRE

L'as-tu jamais vu autrement que... rayonnant ? (Avec amertume) C'est une heureuse nature.

DORIS

Il me semble pourtant qu'il y a dans la musique de M. Mazères quelque chose de si douloureux.

CLAIRE

Mon mari vous répondrait sans doute qu'un bonheur raffiné n'exclut pas la mélancolie ou même qu'il ne saurait s'en passer.

MARIE-THÉRÈSE (*pensive*)

Il y a peut-être un peu de vrai.

DORIS

Dans le quatuor j'aurais cru lire... du désenchantement.

CLAIRE (*avec un sourire ambigu*)

Je ne crois pas. Nostalgie savourée, tristesse de luxe... Ah ! du plein air et de la vraie souffrance !

DORIS (*brusquement*)

Madame, pourquoi cherchez-vous à me gâter cette musique ?

MARIE-THÉRÈSE (*riant*)

Réponds si tu peux. Il est de fait que tu joues un rôle bizarre.

CLAIRE

Admirez, mademoiselle, compaillez même. Je n'y vois nul inconvénient.

VERMANDÉ (*à Roger*)

Au point de vue technique, le progrès est incontestable. C'est beaucoup mieux écrit pour les instruments que les autres œuvres de votre frère. On voit qu'il a travaillé.

MARIE-THÉRÈSE (*à mi-voix*)

L'autre qui juge cela comme un devoir de style !

DORIS

Est-ce un de vos amis ?

MARIE-THÉRÈSE

Il n'a qu'une particularité : il joue de l'alto, c'est assez pour le rendre indispensable. Quant au reste... Il paraît qu'il a des opinions cependant, vous venez d'en avoir un échantillon.

DORIS (*à Marie-Thérèse*)

Madame, est-ce vrai que vous chantez les mélodies de votre frère ? J'aimerais tant si vous me permettiez de vous accompagner un jour.

MARIE-THÉRÈSE

Le maître les a jugées sans indulgence, ces pauvres mélodies !

DORIS (*avec sincérité*)

Il a peut-être raison. Je ne sais pas si elles sont originales. Mais cette musique me plaît.

MARIE-THÉRÈSE

Eh bien, on arrangera quelque chose. Mais ici, pas chez moi. Mon mari a l'horreur de la musique.

DORIS (*naïvement*)

Ei vous avez pu l'é.... pardon !

MARIE-THÉRÈSE (*riant*)

Ne vous excusez pas, cela vous est venu si naturellement. Mon mari est tout de même quelqu'un de très bien, je vous assure. Mais la grâce ne l'a pas touché, c'est vrai.

DORIS (*sérieuse*)

C'est une sorte de grâce, vous avez raison.

CLAIRE

Non, mademoiselle, flex-vous-en à quelqu'un qui aime la musique : c'est un sens et voilà tout.

MARIE-THÉRÈSE

Georges tirait : (*à Doris*) c'est mon mari.

CLAIRE

Je ne puis tolérer ce faux mysticisme. C'est comme l'autre tout à l'heure avec sa mission. De grands mots qui couvrent d'une ombre indulgente... trop de petites.

ROGER

Claire, comment pouvez-vous être si injuste pour Neyrel ! Vous savez ce qu'est sa vie pourtant, cet apostolat...

CLAIRE (*le regardant fixement*)

Ce n'est pas à Neyrel que je pense en ce moment. Mais ces grandes phrases qu'il lance ingénument, d'autres moins purs les recueillent et... les utilisent.

DORIS (*naïvement*)

Vous avez raison. Il y a toujours des gens pour exploiter les nobles pensées.

VERMANDÉ

Je vous demande pardon, je dois vous quitter, on m'attend à Versailles. (*Il sort après avoir salué*)

SCENE III

CLAIRE, DORIS, MARIE-THÉRÈSE, ROGER,

MARIE-THÉRÈSE (*à Doris*)

Vous êtes tout-à-fait seule à Paris ?

DORIS

Le peu de famille que j'ai est resté à Amsterdam. Et d'ailleurs...

MARIE-THÉRÈSE

Cette solitude ne vous est pas très pénible ?

DORIS (*nettement*)

Non, pas du tout. Vous savez, j'ai l'habitude. J'ai passé cinq ans comme cela à Leipzig et à Vienne. La musique me tient société. Je suis laide : c'est assez agréable, une fois qu'on en a pris son parti, naturellement.

MARIE-THÉRÈSE (*avec douceur*)

Vous avez de très beaux yeux.

ROGER

C'est absolument vrai.

DORIS

Je n'attache aucune importance à cela. Je ne suis pas du tout romantique, vous savez.

MARIE-THÉRÈSE

Cela... ce n'est peut-être pas tout-à-fait sûr.

DORIS

Ce qui est sûr, c'est que je vous suis profondément reconnaissante à tous de m'avoir laissé jouer ce quatuor — en quatuor. Je suis certaine que je l'ai indignement mal joué.

MARIE-THÉRÈSE

Encore !

DORIS (*profondément*)

Mais, je ne peux pas vous dire ce que j'ai éprouvé en le jouant. Les mois sont trop faibles vraiment. C'est comme... prendre part — oui, prendre part (*elle fait un geste*), entrer dans quelque chose de large et de meilleur qui veut bien de vous, qui vous accueille, qui vous guide. (*A Claire, passionnément.*) Madame, comment pouvez-vous dire que cela ne ressemble pas à la religion ?

MARIE-THÉRÈSE

Allons, vous n'êtes pas romantique !

DORIS (*à Claire*)

Avouez que vous me trouvez absolument ridicule.

CLAIRE

Je ne sais pas très bien si je vous plains ou si je vous envie.

DORIS

Mais pourquoi me plaindriez-vous ?

CLAIRE

Je ne puis l'expliquer. Parce qu'on ne peut pas rester maître de soi quand on vibre comme cela.

DORIS

Pourquoi tenir tellement à rester maître de soi ?

CLAIRE

Pourquoi ? Il m'est impossible de vous répondre. C'est une chose qu'on sent.

DORIS

Moi je ne sens pas ainsi. Et même je ne suis pas sûre... (*elle s'arrête*).

MARIE-THÉRÈSE

Que voulez-vous dire ?

DORIS

Eh bien, que tenir à rester maître de soi toujours, c'est de l'orgueil — et au fond je ne sais pas si c'est très beau (*un silence*).

MARIE-THÉRÈSE

Je trouve que ces discussions dans le vide n'ont pas grand intérêt.

DORIS

C'est-à-dire que j'ai tort sans doute. Je n'ai peut-être pas compris ce que voulait dire Madame Mazères.

CLAIRE

Vous avez parfaitement compris au contraire. C'est bien de l'orgueil. (*Elle a un geste qui signifie : « Et puis après ? »*)

MARIE-THÉRÈSE (*se levant*)

J'ai encore plusieurs courses à faire avant le dîner. Nous nous retrouverons chez Maman, je crois ?

CLAIRE

Probablement — à moins...

DORIS

Je dois partir aussi.

MARIE-THÉRÈSE

Nous sortirons ensemble.

DORIS (*allant à Claire*)

Je vous demande pardon... j'espère que vous ne m'en voulez pas.

CLAIRE (*très froide*)

Je ne comprends même pas ce que cette question peut signifier. Au revoir, Mademoiselle, et merci. Vous avez remarquablement bien joué. (*Doris et Marie-Thérèse sortent*).

SCÈNE IV

CLAIRE, ROGER

CLAIRE

Je l'avais crue plus intelligente ; et avec cela elle manque de tact...

ROGER (*avec douceur*)

Je ne suis pas de votre avis, Claire.

CLAIRE

Si elle vous plaît, épousez-la. (*Un silence.*) Eh bien ! qu'y a-t-il ?

ROGER

Je vous regarde. Avouez que vous avez quelque chose. Déjà avant-hier chez Marie-Thérèse, je me suis bien rendu compte que vous n'étiez pas dans votre état normal.

CLAIRE

C'est possible — et puis après ?

ROGER

Ne faites pas semblant de ne pas me comprendre, Claire, ne vous contractez pas ainsi. Ce secret que je devine peut-être... je suis sûr qu'au fond cela vous ferait du bien de me le confier. Ne voyez là aucune infatuation, mais seulement un grand désir de vous être secourable. L'autre jour, et encore tout à l'heure... je ne sais pourquoi — vous m'êtes apparue... si seule.

CLAIRE

Merci de vous apitoyer ainsi sur moi. Je ne vous aurais pas cru si attentif. Seulement il y a une trop bonne raison pour que je ne vous dise rien, voyez-vous.

ROGER

Ei c'est ?

CLAIRE

Que vous êtes son frère. Et quel frère ! Tout à l'heure, pendant que Neyrel parlait, j'ai vu vos yeux brillants... Non, Roger, il vaut mieux ne rien me demander. Vous m'en voudriez ensuite... et il est à peu près certain que je vous en voudrais aussi. Oh, d'ailleurs, il est probable que je ne vous révélerais rien.

ROGER

Pourquoi vous en voudrais-je alors ?

CLAIRE

Parce que je vous placerais dans une situation gênante et que cela ne se pardonne pas. Prendre sa défense, ce serait tout de même un rôle un peu ingrat. Le condamner...

ROGER

Claire, ne voyez-vous pas que vous m'avez tout dit ?

CLAIRE

La vérité est que vous saviez tout — depuis longtemps peut-être.

ROGER

Je vous jure que je ne sais rien. J'ai pu craindre parfois... qu'il ne vous fût pas fidèle...

CLAIRE

Mais vous préférerez chasser cette pensée, n'est-ce pas ?

ROGER

Comme on voit que vous n'avez eu ni frère ni sœur !

CLAIRE *(suivant sa pensée)*

Vous avez de la chance de pouvoir ainsi à volonté détourner votre attention des sujets trop gênants : une chance qui n'a pas été donnée à tous. Mais peut-être n'enviez-vous même pas à vous donner cette peine ? *(Avec une ironie d'après.)* Les fredaines de Stéphane ne vous regardaient pas. C'était affaire entre lui et moi, et si j'étais assez naïve pour ne les point soupçonner, ou assez vile pour ne pas m'en indigner...

ROGER

Vous êtes injuste.

CLAIRE

Envers lui ou envers vous ? — Non, Roger, tout nous regarde chez ceux que nous aimons, et que vous ayez pu, vous, tel que vous êtes, supporter aussi facilement l'idée qu'il me trahissait, cela me dépasse, je le confesse. On dirait que vous vous retenez pour ne pas sourire. Vous trouvez que l'exagère, n'est-ce pas ?

ROGER

Qui sait si Stéphane ne s'est pas rendu coupable d'une simple imprudence ? Il est malheureusement sujet aux engouements.

CLAIRE

Et aux maux d'estomac. Vous parlez de cela comme d'une indisposition. C'est une crise après tout, n'est-ce pas ? Quelle étrange indulgence que la vôtre... et quelle ingénuité ! Je me rappelle certaines confidences de votre mère qui d'abord m'avaient laissée incrédule. Mais non. On dirait que vous ne voyez tout cela que dans l'abstrait. L'expérience précise, les souvenirs poignants vous font défaut. Et c'est là le secret de votre mansuétude. Car en amour l'expérience ne rend pas indulgent... Non, je ne m'abuse pas, Roger, je n'exagère rien : Stéphane est depuis quelques mois l'amant de Mme Jameson, un hasard sans intérêt m'a renseignée. Et d'ailleurs il m'a tout avoué.

ROGER

Auriez-vous donc préféré qu'il mentît ? Ah ! n'allez pas croire que rien puisse atténuer à mes yeux l'odieuse de sa conduite envers vous. Tout de même, il aurait pu nier...

CLAIRE

Il me semble à présent que je lui en aurais su gré, (un silence). Vous voyez bien que vous le défendez, vous lui découvrez des mérites, qui sait si dans un instant vous ne me rappellerez pas qu'après tout dans sa vie il m'a réservé la belle part ? Ne suis-je pas l'associée, la confidente de l'artiste ? Est-il donc digne de moi de jalouser Mme Jameson quand j'ai la primeur des inspirations du maître ? la crème la plus exquise peut-être de sa sensibilité ? Le reste — mon Dieu, le reste... Reconnaissez donc que vous pensez cela ! Pour vous, mon indignation, c'est de l'amour-propre.

ROGER

Non, je ne vous dirai rien de tout cela. Accepter un amour inutile, c'est peut-être avoir cessé d'aimer.

CLAIRE

C'est s'avilir, à tout le moins.

ROGER

Alors vous...

CLAIRE

Nous allons divorcer.

ROGER

Mon Dieu ! Stéphane...

CLAIRE (amèrement).

Vous le plaignez.

ROGER

De tout mon cœur. Je suis ce que vous avez été, ce que vous êtes encore pour lui.

CLAIRE (suivant sa pensée).

C'est lui que vous plaignez.

ROGER

Songez : est-ce entièrement sa faute si Stéphane est... un voluptueux ?

CLAIRE

Ce mot évoque des images charmantes, n'est-ce pas ? Ah ! vous ne soupçonnez pas ces blessures !

ROGER

Claire, vous aviez raison, c'est peut-être parce que certaines tentations m'ont seulement effleuré que je ne me reconnais pas le droit d'accabler celui qui y a succombé.

CLAIRE

Singulière théorie, en vérité. Je vous retrouve tel que je vous ai toujours connu — lucide, mais lointain. Lucide pour les autres, car pour le qui vous touche c'est une autre affaire. On dirait qu'une certaine chaleur vous a été refusée. Vous êtes bon cependant... On a de la peine à vous comprendre.

ROGER

Je vous assure, vous vous méprenez. Je devine quelle peut être l'horreur de certains pardons.

CLAIRE

L'impossibilité.

ROGER

Oui, le pardon n'est peut-être possible qu'aux cœurs sans mémoire. On est toujours la victime de sa propre

façon d'aimer. Vous êtes condamnée à vous souvenir ; hélas ! c'est le revers de la fidélité. Que serait-ce alors que ce pardon des lèvres ? Un mensonge, et dont l'âme n'est pas dupe. — Pauvre Claire !

CLAIRE (*avec âpreté*)

Merci pour ces formules heureuses, merci de repasser d'un trait bien net le cercle où je me débats. Ah, vous ne trouvez pas les mots dont j'aurais eu besoin. Pourquoi ai-je semblé mendier cette sympathie trop intelligente ?

ROGER

Me croyez-vous donc insensible ? Claire, cela me déchire de sentir entre vous deux cette brèche irréparable... Si je me trompais cependant ! La vie ne bouscule-t-elle pas tous nos raisonnements ? Peut-être faut-il croire à la vie, simplement ; là où nous ne voyons que de l'insoluble et de l'inconciliable, peut-être sait-elle faire jaillir une plus haute harmonie.

CLAIRE

Vous ne le croyez pas sérieusement. Non, vous parlez mieux tout à l'heure, et si vous m'avez percé le cœur, c'est que vous disiez vrai. Il y a des blessures sans remède ; une fois qu'on a vu... Ou bien alors c'est l'aveuglement volontaire ; et cela ce n'est pas dans mes cordes. Oh, je sais, on peut aussi s'abandonner tout simplement, mais tant qu'il restera en moi une once d'énergie pour agir...

ROGER

Agir ! Hélas !...

SCÈNE V

LES MÊMES, STÉPHANE

STÉPHANE (*entrant, à Roger*)

Tiens, tu es encore là ? ça me fait plaisir.... Exquis ce vieux Nayrel. Il y a des moments où il me semble que c'est la musique faite homme, tout simplement. Une foi, une flamme !... et une candeur ! Tu sais son âge ? Soixante-dix ans sonnés ! s'en douterait-on ?

ROGER

Non, c'est vrai.

STÉPHANE

Et maintenant, dites-moi franchement ce que vous pensez du quatuor, tous les deux. J'ai le sentiment que tout n'est pas au point, bien loin de là. Et Nayrel est de cet avis. Voyons, parlez, c'est très important pour moi.

ROGER

Si important que cela ?

STÉPHANE

Mais oui, tu le sais bien. Il y a tant de choses qu'il me semble que tu peux mieux sentir que n'importe qui ; les autres comprennent peut-être, mais impersonnellement. Au fond Dieu sait ce qu'ils entendent dans ma musique. Toi au contraire je suis sûr que ton émotion est en consonance avec la mienne. Tu saisis ? Quand tu n'aimes pas... eh bien, c'est que

c'est manqué, voilà tout : et au fond je m'aperçois que je n'aime pas non plus.

ROGER

Je ne suis pas du tout certain que ce soit exact. Nos sensibilités ne vibrent pas toujours à l'unisson. Tu as, en peinture, par exemple, des goûts que je ne partage nullement.

STÉPHANE

Mais pour tout ce qui compte... c'est très difficile à exprimer... il y a comme un accord préalable entre nos sentiments. Et c'est si précieux. Et toi, Claire ?

CLAIRE

Moi ?

STÉPHANE

Tu es singulière aujourd'hui.

CLAIRE

Ah !

STÉPHANE

Voyons.

CLAIRE

Je t'en prie.

STÉPHANE

Laisse-moi t'assurer que tout ce qui t'inquiète pèse si peu de chose auprès d'une belle émotion.

ROGER

Oh !

CLAIRE (à mi-voix à Roger)

Savoureux, n'est-ce pas ?

STÉPHANE

Qu'y a-t-il ?

ROGER

Rien. Je préfère croire que je n'ai pas compris.

STÉPHANE

Tu as probablement compris, au contraire. Toutes ces chicanes domestiques à certaines heures semblent si mesquines ! Tantôt, je t'assure — c'est peut-être drôle de dire cela, puisque le quatuor est de moi-même — tantôt j'avais vraiment le sentiment d'atteindre quelque chose de supérieur, oui, de participer si tu veux à un ordre infiniment plus haut, où toutes nos discords humaines se fondent dans de la clarté. Et cette petite, qui est une vraie artiste, entre parenthèses, elle sentait bien cela elle aussi. Voyons, vous n'entrevoiez pas...

ROGER (à mi-voix)

Stéphane, je te trouve d'une inconscience...

STÉPHANE

Claire t'a mis au courant de nos dissentiments, je vois.

ROGER

Le mot ne me semble pas très exact.

CLAIRE

Laissez.

ROGER (se levant)

En tous cas cela ne me regarde en rien, et il m'est extrêmement pénible de...

STÉPHANE

Tu t'exagères l'importance de cette affaire, je te

CLAIRE

Je crois au contraire qu'elles l'expriment fort bien. Tranquillise-toi.

STÉPHANE

Mais tu ne me prêtes qu'une tendresse factice et des émotions littéraires.

CLAIRE

Oh ! je te crois capable de vibrer spontanément — à ta manière. Tu as parfois des regards qui ne sauraient tromper. Les soirs où tu sors, par exemple.

STÉPHANE

Donc tu ne consens pas à te souvenir de tout ce qui nous lie... même l'affreuse douleur qui nous fut commune.

CLAIRE (*bouleversée*)

Né parle pas de cela. Tu n'en as pas le droit.

STÉPHANE

Je n'ai pas le droit d'évoquer cette agonie ?...

CLAIRE

Non. Claude, c'est à moi toute seule.

STÉPHANE

Alors, tu m'accuses de n'avoir pas été sincère, même à ce moment-là ?

CLAIRE

Oh ! Tu es toujours sincère ; seulement !...

STÉPHANE

Quoi ?

CLAIRE

Tu ne l'es pas qu'avec moi. Sincérités momentanées, sincérités contradictoires. A fleur de l'âme toujours. Et toutes ces phrases qui me font horreur. Cette hiérarchie des sentiments qui permet de tout excuser, sous prétexte qu'il y a autre chose plus au fond, tout au fond — ou plus haut, bien plus haut, cela dépend du rythme de la phrase. Au delà de ce qu'on voit, en tous cas, au delà de ce qui existe.

STÉPHANE

Ne vois-tu donc pas que nous ne sommes pas toujours également nous-mêmes ?

CLAIRE

Je connais. On dit : c'est moi si l'on veut, mais un moi qui ne compte pas. Mon vrai moi, le moi avec une majuscule, le moi profond, celui-là est intact. C'est toujours la même chose. Je ne sais quelle... mystique au service, je n'ose dire de quoi.

STÉPHANE

Pourtant ce moi profond, est-ce que ce n'est pas la musique même ? Une belle mélodie n'est-ce pas notre plus haute vérité ?

CLAIRE

N'évoque pas toute cette musique qui m'a fait tant de mal. Elle n'incite qu'à la résignation. Je lui en veux.

STÉPHANE

Ne lui devons-nous pas nos plus belles heures, ce qui fut notre raison de survivre ?

CLAIRE

Tu crois vraiment que c'est cela qui m'a soutenue ?

STÉPHANE

Qu'est-ce donc ?

CLAIRE

Vraiment tu ne t'en doutes pas ? *(Un silence.)*

STÉPHANE

Tu veux mieux que moi.

CLAIRE

Mais non, il paraît que je ne comprends rien aux choses de l'âme.

STÉPHANE

Je ne sais pourquoi tu te dérobais ainsi. Voyons, Claire, tu m'aimes ?

CLAIRE

Je te défends de prononcer ce mot.

STÉPHANE *(suivant sa pensée)*

Et moi je t'adore.

CLAIRE

Oh ! si je ne savais pas que tu tiens encore à moi, peut-être n'aurais-je pas le courage de me séparer de toi.

STÉPHANE

Vraiment ?

CLAIRE

Que veux-tu ? J'ai ma fierté. Si je me savais rejetée, je résisterais.

STÉPHANE

J'appelle cela s'humilier, au contraire.

CLAIRE

Au fond, tu as raison. Ignore ce qui serait arrivé : il faut vivre une douleur pour savoir quel être elle fait de vous.

STÉPHANE

Tu reconnais que cette douleur-là t'a été épargnée. Pourquoi alors ? Pourquoi ?

CLAIRE

Quand je pense que tu n'as même pas fait la promesse médiocre que la situation réclamait ! Je ne t'aurais pas cru. C'est égal, il fallait promettre quand même.

STÉPHANE

Tu devrais pourtant comprendre ce que cela m'a coûté l'autre jour de ne pas prendre ce banal engagement : c'était si facile. Que risquais-je ? Mais non, un tel serment m'eût semblé dégradant pour nous deux.

CLAIRE

Oui, tu es toujours au-dessus des sacrifices qu'on te demande. Ils ne conviennent qu'aux médiocres, je suppose. C'est trop facile, il faut mieux que cela à cette conscience qui raffine sur ses obligations. Tu t'imposes à toi-même comme un devoir impérieux de céder à tes désirs. Ne viens pas me dire que je suis injuste en nommant hypocrisie ce qui n'est qu'un raffinement moral. Admettons-le. Ce n'est qu'une question d'optique. Eh bien ! c'est ce raffinement qui me fait horreur. — Ah ! que n'ai-je épousé un être simple ! Pourquoi me suis-je laissé séduire par ce

qui devait être ma ruine ? Sais-tu, j'ai quelquefois pensé qu'il était normal... et presque juste que nous fussions condamnés à ne pas voir grandir d'enfants autour de nous. Qu'avons-nous à donner ? Toi surtout... Je te trouve quelquefois si pauvre avec ton art subtil et ton « inspiration distinguée ». *(Stéphane fait un mouvement.)* Cela te déplaît que je te rappelle cette appréciation inepte de je ne sais plus quel critique ? Depuis, j'ai quelquefois pensé que c'était assez trouvé, cependant, si cela voulait être une ironie.

STÉPHANE

Que vas-tu chercher ? Comme si nous ne savions pas que le petit aurait été heureux et que nous lui aurions donné le meilleur de nous-mêmes ! Toi et moi nous vaudrions davantage s'il vivait.

CLAIRE

Qu'aurais-tu fait de ton fils ? Un dilettante ?

STÉPHANE

Le dilettantisme n'est que le nom moderne de l'intelligence.

CLAIRE

Et tout à l'heure tu exaltais la foi de Neyrol et sa candeur. Ne cherche pas à concilier, ce serait peine perdue. Il y a longtemps que je sais que tu es une âme successive. Et je ne puis le supporter. Connaître la sécurité ! Lire au fond d'un regard sans qu'il se détourne et sans avoir envie soi-même de baisser les yeux. Une intimité loyale. Le mariage enfin !

STÉPHANE

Une chose est sûre : quand tu me reproches d'être une âme successive, tu oublies un peu trop...

CLAIRE

Quoi, s'il te plaît ?

STÉPHANE

Mais simplement qu'il y a eu des heures où tu semblais te satisfaire de l'intimité que je pouvais t'offrir, moi, quoiqu'elle fût, paraît-il, de mauvais aloi. « Tout ce qui m'a séduite », disais-tu tout à l'heure. Mais oui. Et je ne parle pas en ce moment de ce que tu as pu dire quelquefois de ma musique : non, je fais allusion à des émotions d'ordre encore plus personnel. *(Il s'arrête un instant.)* Que veux-tu ? J'ai bonne mémoire, et je te trouve peu qualifiée pour déverser ton ironie — ou ton indignation — sur les contradictions du cœur.

CLAIRE *(sourdement)*

Et si c'est là ce que je ne te pardonne pas, justement ?

STÉPHANE

Quel est ce nouveau crime ?

CLAIRE

Je ne le nie pas, tu as su parfois faire passer en moi quelque chose de toi-même ; tous ces raffinements où tu te complaisais... ne m'ont pas toujours laissée insensible.

STÉPHANE

Ne feins pas de te méprendre sur ce que je veux dire. Je songe, je le répète, à des moments...

CLAIRE

Espères-tu donc me tenir par le souvenir de ces minutes-là ? Comme tu me connais mal ! Mais non,

peut-être, au contraire, as-tu compris que ma décision est irrévocable, et ne cherches-tu qu'à envenimer encore cette querelle en évoquant tout cela. Tout remonte à la surface... tout le passé, avec un goût de poison. *(Brusquement elle éclate en sanglots.)*

STÉPHANE *(durement)*

C'est vrai. On dirait que tu tâches d'empoisonner jusqu'au souvenir. Pourquoi l'acharnes-tu à piétiner ce qui fut ? Rougir d'avoir aimé ! Être honteuse d'avoir été femme ! Ah ! l'orgueil, tout cela, l'orgueil et rien d'autre. Tu rentes ces heures qui furent si belles et où nous eûmes tous deux le sentiment que quelque chose de spirituel naissait de nous. Lorsque je t'ai joué pour la première fois le thème de l'andante et que je t'ai vue en larmes... Oui, c'est fini décidément. Toutes ces choses précieuses se décomposent. Ah ! je n'aurais pas cru que cela pût mourir aussi !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARIE-THÉRÈSE, MME MAZÈRES.

MARIE-THÉRÈSE

J'ai rencontré maman chez tante Louise. Et nous sommes venues vous prendre. L'auto est en bas. Qu'y a-t-il ?

MME MAZÈRES

Quelle figure faites-vous tous les deux ?

MARIE-THÉRÈSE *(à Claire)*

On dirait que tu as...

STÉPHANE

Ecoute, Marie-Thérèse, nous avons quelque chose à dire à maman : elle sera sans doute en retard.

MARIE-THÉRÈSE

Vous ne dînez donc pas avec nous ?

STÉPHANE *(sans répondre)*

Dans ces conditions je voudrais que tu rentres pour prévenir papa de ne pas s'inquiéter. Après quoi, tu renverras la voiture.

MARIE-THÉRÈSE

Un moyen ingénieux de me mettre à la porte.

STÉPHANE

Maman te dira tout, d'ailleurs...

MME MAZÈRES *(qui a échangé quelques mots avec Claire)*

Stéphane a raison, il vaut mieux que tu préviennes ton père.

MARIE-THÉRÈSE

Et le téléphone à quel sert-il ?

MME MAZÈRES *(après avoir regardé Claire)*

Je t'assure, cela vaut mieux.

MARIE-THÉRÈSE

Bien, j'y vais. Au revoir. *(Elle sort.)*

SCÈNE VIII

CLAIRE, STÉPHANE, MME MAZÈRES

STÉPHANE

Maman, Claire t'a dit ?...

CLAIRE

Non, pas encore.

MME MAZÈRES

Mes pauvres enfants, j'ai très peur de deviner...

STÉPHANE

Oui !... Claire et moi nous avons résolu de divorcer.
(Un silence.)

CLAIRE (à Mme Mazères)

Cela ne vous surprend pas ?

MME MAZÈRES

Non, je ne peux pas dire que cela me surprenne.

STÉPHANE

J'ai eu des torts vis-à-vis de Claire, je le reconnais,
des torts graves.

MME MAZÈRES

Oui.

STÉPHANE

Tu le savais ?

MME MAZÈRES

J'ai deviné certaines choses.

CLAIRE

J'ai beaucoup de chagrin à cause de vous.

MME MAZÈRES

Claire, ce n'est pas digne de vous de me dire cela,
car il est probable que ce n'est pas sincère.

CLAIRE (d'une voix tremblante)

Pourquoi ne serait-ce pas sincère ?

MME MAZÈRES

Si vraiment vous avez pris cette terrible résolu-
tion... le mot vous étonne ? Oui, à mes yeux c'est...
oh ! je ne juge pas.

STÉPHANE

Vois-tu, maman, je viens de le comprendre pour
la première fois, elle et moi nous ne pouvons plus
vivre ensemble. Tout ce qui faisait de notre union
quelque chose de vivant, de riche, tout cela est
mort... C'est affreux d'ailleurs. (Il reste un instant
immobile, les yeux fixés, puis il sort en fermant
doucement la porte derrière lui.)

SCÈNE IX

CLAIRE, MME MAZÈRES

MME MAZÈRES

Oui, c'est affreux... Ainsi vous n'avez rien trouvé
en vous-mêmes, ou hors de vous, qui pût vous don-

ner le courage de refaire cette union brisée ?

CLAIRE

Ce n'est pas une question de courage, je vous assure. Au contraire. Ce serait lâche de notre part de rester mari et femme. Ce serait la victoire de l'habitude.

MME MAZÈRES (*irritement*)

Il y avait du mépris dans la façon dont vous avez dit ce mot. Cependant sans l'habitude... soupçonnez-vous tout ce qu'elle recèle parfois de volonté latente et de vertu ?

CLAIRE

Je ne sais pas : l'habitude pour moi c'est comme la neige qui recouvre tout, qui enlève aux choses leurs valeurs propres.

MME MAZÈRES

On dirait vraiment que vous ne l'avez jamais vue briller au soleil... Oh, n'ayez crainte. Je ne vous ferai pas de morale. Non, je vous connais trop tous deux. Il y a des années que je vois venir cela. Combien de fois la nuit cette pensée ne m'a-t-elle pas tenue éveillée depuis la mort du pauvre petit. (*Elle prend sa tête dans ses mains*). Et maintenant... c'est arrivé. Oui évidemment, cela devait être. Pourtant... il est trop tard, je sais... Mais si après cette chose affreuse... il ne faut pas m'en vouloir si je vous dis cela... si — après — vous aviez réfléchi longuement tous les deux, si vous vous étiez recueillis... eh bien, peut-être que cela vous aurait rapprochés... ce mystère, ce deuil... (*Elle prononce ces mots lentement, les yeux fermés*). Au lieu que depuis ce jour chacun a suivi sa route.

CLAIRE (*profondément remuée*)

Ainsi vous êtes sûre que c'est mal ?

MME MAZÈRES

Que puis-je vous répondre ? C'est si facile de condamner, et en somme tellement vain. Au fond c'est parce qu'on reste soi-même que l'on condamne ; et pour juger il faudrait... sortir de soi. Vous croyez que c'est votre devoir de vous séparer de lui. Moi peut-être que je ne vois là qu'un prétexte, oh ! inconscient. Oui, peut-être. Et après ? Quel moyen ai-je de vous prouver que j'ai raison et que vous vous abusez ? Et puis même si c'était... une défaillance... ne serait-elle pas excusable ? Est-ce à moi à vous jeter la pierre, à moi que la vie a bien traitée en somme et qui ai eu si peu de mérite à suivre le chemin tracé ? Croyez-moi : les gens heureux sont mauvais juges : en tout leur opinion est de peu de poids.

CLAIRE

Comme c'est vrai ! et pourtant les règles de la morale sont l'œuvre des gens heureux.

MME MAZÈRES

Chut ! ceci n'est bon ni à dire ni surtout à penser. Et puis réfléchissez que celui qui médit des règles morales saura bien à l'occasion s'abriter derrière elles.

CLAIRE

Il y a là un reproche, ne le niez pas. Vous me trouvez injuste, qui sait si vous ne m'accusez pas de pharisaïsme ?

MME MAZÈRES

Pourquoi cherchez-vous à scruter ainsi ma pen-

sée ? Dois-je croire que vous doutez de vous ? Il me semble que si vous étiez décidée, vous ne m'interrogeriez pas ainsi.

CLAIRE

Non, non, ma résolution est prise. Et lui, il est résigné, si même il ne savoure déjà par avance sa liberté retrouvée.

MME MAZÈRES

Il ne faudrait pas pourtant que vous eussiez besoin... de croire à sa résignation pour avoir le courage de le quitter.

CLAIRE

Il me semble que j'aurais presque désiré que vous fussiez autrement, moins compréhensive et moins bonne. Oui, je vous aurais voulu hostile. Cette bonté me déroute, elle me fait mal. C'est votre fils, et moi, au fond, je ne vous suis rien.

MME MAZÈRES

Vous espérez que je le défendrais, afin de pouvoir crier vos griefs. Je sais. On se persuade soi-même en se répétant. Ma pauvre enfant, ayez le courage de vous avouer à vous-même que vous hésitez encore. Ah, s'il reste une pauvre chance...

CLAIRE

Je vous jure que non ; mais je me sens seule, perdue...

MME MAZÈRES

Si du moins votre père vivait encore... vous n'avez personne !

CLAIRE

Si vous saviez ce que j'éprouve à penser que je ne pourrai plus aller vous trouver...

MME MAZÈRES

M'avez-vous témoigné tant de confiance par le passé ? Il ne me semble pas.

CLAIRE

Pouvais-je vous raconter toutes ces choses cruelles et mesquines ? Savais-je si vous ne me fermeriez pas la bouche au premier mot ?

MME MAZÈRES

Vous m'avez donc crue aveugle — ou de bien mauvaise foi ? Devais-je solliciter vos confidences ?

CLAIRE

Ainsi vous les auriez accueillies sans vous en blesser ?

MME MAZÈRES

Que sait-on ?

CLAIRE

Vous jugez Stéphane ?

MME MAZÈRES

Il est trop tard pour que nous puissions parler de lui. Si autrefois vous étiez venue à moi... mais je vous sentais si frémissante, si prompte à vous froisser de la moindre ingérence. Rappelez-vous un jour rue Murillo, avant votre mariage, j'ai cherché à vous dire certaines appréhensions que j'avais ; oh ! j'ai vu qu'il ne fallait pas insister ; vous vous étiez presque hérissée.

CLAIRE

Oui, tout cela aurait pu être autrement. Vous auriez été une conseillère précieuse et respectée. Et

maintenant c'est fini. N'est-ce pas, c'est fini ? Vous ne voudrez plus me voir ?

MME MAZÈRES

Vraiment, vous vous préoccupez de cela ? Votre pensée saute déjà par-dessus ces longs mois douloureux ?

CLAIRE

Cela, ce n'est que des formalités, de la paperasserie. Une fois la résolution prise... Mais après !... je n'ai pas besoin de faire tellement semblant d'avoir du courage avec vous, n'est-ce pas ? Ce n'est plus comme avec des hommes... Je suis seule... seule au monde. C'est épouvantable. Si vous pouviez me dire que, de loin en loin, vous voudrez bien que nous nous rencontrions ?

MME MAZÈRES

Que puis-je vous répondre ?

CLAIRE

On dirait que vous n'êtes pas aussi brave que je l'aurais espéré.

MME MAZÈRES

Peut-être cela se pourra-t-il. Je ne sais. Cela me semble si étrange.

CLAIRE

Est-ce donc si étrange que cela que je souffre de rompre avec vous... et aussi avec Roger ?

MME MAZÈRES

Ah ?

CLAIRE

Je me suis aperçue que je ne le connaissais pas

du tout. Je suis certaine que nous aurions fait une paire d'amis.

MME MAZÈRES

En d'autres circonstances, j'aurais eu quelque chose à vous raconter à propos de Roger ; qui sait ? peut-être même un conseil à vous demander. Vous connaissez Mlle Latour ?

CLAIRE (*vivement*)

Il vaut mieux que vous ne me demandiez rien. Rappelez-vous que je ne suis plus de la famille.

ACTE DEUXIÈME

*Un an après le premier acte.
Chez Claire. Un petit salon.*

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, ROGER

ROGER

Du moins, expliquez-moi ce qui vous a dicté cette
résolution ?

CLAIRE

Que voulez-vous ? Paris m'est devenu intolérable.

ROGER

Mais encore ?

CLAIRE

Toutes ces tentatives avortées m'ont dégoûtée. Je sais aujourd'hui que je ne suis bonne à rien, ou à tout le moins que je ne m'entends avec personne. Si vous saviez, mon pauvre ami, à quoi je me suis heurtée dans ces œuvres... oh ! ce mot ! — L'inertie bruyante, l'incapacité d'organiser quoi que ce soit. Et la perte de temps en paroles, en agitation vide. Les querelles, les jalousies. On ne dira jamais assez de mal des femmes. Vous ne vous doutez pas de ce que recouvre la philanthropie : le désir de faire parler de soi, le besoin de se persuader à soi-même qu'on fait quelque chose — et une sensiblerie bête aussi...

ROGER

Voyons, il y a tout de même de la vraie pitié dans le monde.

CLAIRE

Chez les pauvres gens c'est possible.

ROGER

Comme vous êtes entière ! mais voyons, quelles qu'aient été vos déceptions, est-ce que rien justifie ce départ ?

CLAIRE

Puisque je ne suis bonne à rien, autant du moins voir, apprendre, connaître.

ROGER (à mi-voix)

A quoi bon ?

CLAIRE (douloureusement)

C'est mal de me rappeler que tout cela ne sert à rien.

ROGER

Je crois de mon devoir de vous mettre en garde contre un coup de tête.

CLAIRE

Vous êtes trop raisonnable. Après tout si cette vie de voyages me déplaît, eh bien ! je reviendrai. J'ai trouvé une excellente occasion de sous-louer. Je ne vois pas ce qu'il y a de si extraordinaire à en profiter.

ROGER

Je ne puis vous dire ce que j'éprouve à l'idée que vous allez trainer d'hôtel en hôtel, de pension en pension. Où allez-vous ? Florence d'abord, naturellement ?

CLAIRE

Vous y êtes presque. Je vais retrouver mon amie miss Felton à Fiésole.

ROGER

C'est cela, vous allez déambuler aux côtés de cette miss Bell languissante et prétentieuse.

CLAIRE

Vous exagérez. Ne pas oublier qu'elle est suffragette.

ROGER

Tout de même.... et vos journées, grands dieux, qu'en ferez-vous ? Peu de choses m'ont plus doulou-

reusement ému que ces pensions de Suisse et d'Italie où végètent les femmes désespérées. Je trouve affreux que vous deviez être l'une d'elles.

CLAIRE

Que m'offrez-vous ? Je préfère tout, je vous assure, à l'existence stérile que je viens de mener pendant six mois.

ROGER

Quoi de plus stérile que d'aller de musée en musée ou d'église en église en quête de l'émotion rare... Je suis si convaincu que celui qui la recherche ne la rencontrera pas.

CLAIRE

Evidemment vous raisonnez d'une façon très saine. Mais qu'est-ce qui vous dit que je cours après l'émotion ? (Roger a un geste comme pour dire : *Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc ?*) Comment savez-vous qu'il n'y a pas au fond de moi l'espoir, frêle peut-être, tenace tout de même, que je rencontrerai un jour au cours de ces pérégrinations quelqu'un ou quelque chose qui vaille qu'on le serve ? (S'animant). Pourquoi pas ? Vous en doutez, avouez-le, parce qu'au fond vous me prenez pour une créature affamée d'indépendance, qui veut vivre sa vie et se moque des autres. Allons, avouez-le.

ROGER

Franchement, Claire, maintenant que je vous connais un peu... je m'aperçois que je ne sais plus ce que je pense de vous.

CLAIRE

Certes, pour avoir l'audace de juger quelqu'un, il faut n'avoir pas causé plus de trois quarts d'heure

avec lui. Je laisse de côté les fantômes, bien entendu... Je sais : il m'est arrivé de parler tout autrement. Inutile de relever cette incohérence, je n'en suis pas à une contradiction près, je le sais fort bien.

ROGER

Comme je vous sens de nouveau âpre, tendue... vous étiez autrement il y a quelques semaines.

CLAIRE (avec ironie)

L'excitation du départ... Rappelez-vous que je ne connais pas Florence.

ROGER

Vous m'écrirez ?

CLAIRE

Je suis une détestable correspondante. Mon écriture est d'ailleurs illisible. Mais enfin vous aurez une carte illustrée de temps à autre. Un beau tableau : je mettrai une croix devant ce qui m'aura donné le fameux coup de poing. Ceci pour vous prouver que vous êtes faillible. Vous avez grand besoin qu'on vous le démontre de temps en temps.

ROGER

Vous reverrai-je avant votre départ ? (Claire a un geste vague.)

CLAIRE

Ce sera, au fond, une chose excellente que vous ne veniez plus me voir si souvent.

ROGER (surpris)

Pourquoi ?

CLAIRE

Votre mère est au courant, n'est-ce pas ?

ROGER

Absolument. D'ailleurs elle-même...

CLAIRE

Ses visites sont moins fréquentes que les vôtres.

ROGER

Maman a l'esprit très large, Claire, vous devriez le savoir.

CLAIRE

Il n'empêche que cette intimité entre vous et moi peut lui être assez désagréable.

ROGER

Pourquoi lui prêter des sentiments aussi conventionnels ?

CLAIRE

Je vous assure... Il n'y a qu'une femme qui puisse juger cela. Votre mère doit précisément venir tout à l'heure.

ROGER

Vous voyez bien.

CLAIRE

Elle ne sera nullement fâchée d'apprendre ma résolution. Lorsque je lui en ai parlé pour la première fois, j'ai cru sentir qu'elle ne me désapprouvait pas : au contraire.

ROGER

Je suis sûr que vous faites erreur. Ma mère a une véritable affection pour vous ; sans reproche, Claire, il me semble que vous auriez pu vous en rendre compte.

CLAIRE

En d'autres termes, je ne m'émerveille pas assez de la largeur d'esprit dont elle a fait preuve en ne rompant pas avec moi.

ROGER

Tant d'autres à sa place...

CLAIRE

Faites-lui l'honneur de ne pas la comparer à ces femmes-là. C'est parce que votre mère m'inspire un sentiment profond qu'il m'a été douloureux de croire sentir chez elle...

ROGER

Tout cela n'existe que dans votre imagination. Dites-moi, Claire, quand pourrai-je vous revoir ?

CLAIRE

Il se peut que j'avance mon départ. Vous voyez, vous ne m'avez pas convaincue.

ROGER (*se levant*)

J'en suis désolé, et je reviendrai à la charge. Au revoir, Claire.

CLAIRE

Au revoir. (*Elle lui serre la main. Roger sort.*)

SCÈNE II

CLAIRE, seule.

(Elle reste d'abord immobile, puis elle va à la fenêtre et regarde dans la rue longuement ; elle secoue la tête et, venant à la table, elle s'assied, prend un livre, l'ouvre — mais elle ne lit pas. On sonne à ce moment : une minute après la femme de chambre entre et dit :

— C'est Mlle Latour qui voudrait parler à Madame.

CLAIRE (qui a un mouvement de surprise)

Faites-la entrer.

SCÈNE III

CLAIRE, GERMAINE

CLAIRE

Quel bon vent t'amène ? C'est la première fois que tu me fais cet honneur.

GERMAINE

Tu sais que je suis extrêmement occupée.

CLAIRE

Oui, naturellement.

GERMAINE

J'ai voulu bien souvent venir te voir. Au dernier moment, il est toujours survenu quelque chose.

CLAIRE

Je ne te savais tout de même pas prise à ce point.

GERMAINE

Oh ! si, avec ma crèche : et puis il faut bien se tenir au courant. Les cours... les conférences. Et toi ? que deviens-tu ?

CLAIRE

Je ne fais rien de bien particulier.

GERMAINE (regardant autour d'elle)

C'est gentil ici.

CLAIRE

Dis ta pensée, très « hôte pour divorcée », hein ?

GERMAINE

Mais non, pas du tout. (Un silence.) Écoute, Claire, je suis venue te consulter pour quelque chose de très important. Maintenant, cela me paraît même un peu singulier...

CLAIRE

Qu'est-ce que cela peut bien être ?

GERMAINE

Tu as peut-être entendu dire... Il est question que je me marie. Oh ! je n'y vais pas par quatre chemins. Roger Mazères.

CLAIRE

Roger ? Il ne m'en a rien dit.

GERMAINE

Vous êtes donc restés en relations ?

CLAIRE

Mais oui. Tiens, il était encore ici il n'y a pas dix minutes. Cela te paraît extraordinaire ?

GERMAINE

Non, enfin c'est tout de même un peu insolite, reconnais-le ?

CLAIRE

Tu en es restée en somme à l'idée du clan dont tous les membres sont solidaires. Evidemment c'est une conception qui se tient : elle est même d'âge respectable.

GERMAINE

Que veux-tu, moi pour toutes ces choses-là, je suis plutôt conservatrice.

CLAIRE (*avec indifférence*)

Ah ! d'un autre ton) Toujours est-il que Roger ne m'a pas soufflé mot de ce projet.

GERMAINE

Ce n'est pas à proprement parler un projet. Il en est question, voilà tout... Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois chez des amis. Et tout dernièrement, Marie-Thérèse Delcroix m'a invitée à prendre le thé.

CLAIRE

Il était là ?

GERMAINE

Oui, on a fait de la musique.

CLAIRE

Naturellement. Tu joues d'un instrument, je crois ? C'est curieux, je n'ai jamais entendu parler de tout cela. Je me souviens bien qu'il y a un an à peu près, Mme Mazères m'avait demandé si je te connaissais... je m'étais un peu doutée... mais je croyais l'idée abandonnée. Et vous avez causé ensemble ?

GERMAINE

Oui, assez longuement.

CLAIRE

C'est-à-dire qu'il t'a demandé quels cours tu suis, et si tu aimes le théâtre.

GERMAINE

Tu fais toi-même les questions et les réponses. Nous avons parlé de tout autre chose.

CLAIRE

Roger se livre peu cependant.

GERMAINE

Je ne te cacherais pas que c'est ce que j'aime beaucoup chez lui.

CLAIRE

Oh ! mais il me semble... Prends garde, tu sais. Roger est très difficile à connaître, et j'ai peur que...

GERMAINE

J'ai bien senti que nous étions en sympathie.

CLAIRE

Roger aime beaucoup entrer dans la pensée des autres. Il goûte un plaisir raffiné, d'une essence particulière, à les comprendre, et surtout peut-être à leur bien montrer qu'il les comprend. Il en résulte souvent entre lui et son interlocuteur une intimité tout apparente contre laquelle je dois te mettre en garde. C'est une nature qui se réserve surtout alors qu'elle semble se donner — se porter au-devant de vous. Je te dis cela, parce que je l'ai remarqué bien des fois.

GERMAINE (avec jalousie)

Décidément, vous êtes très intimes.

CLAIRE

Je te le dis sans ambages, c'est le meilleur ami que je me connaisse. (Un silence.)

GERMAINE

C'est curieux, je n'ai pas l'impression qu'il soit si compliqué.

CLAIRE

Ceci me montre précisément comme tu es demeurée à la surface. (Germaine a un mouvement.) Il ne faut pas m'en vouloir. A supposer que ton projet prenne corps...

GERMAINE

Tu as l'air d'en douter absolument.

CLAIRE

Je ne peux rien dire à cet égard. Mais je ne te cacherais pas une minute ma conviction que si vraiment Roger envisageait la chose sérieusement, il m'en aurait parlé.

GERMAINE

Je ne sais pas, mais je trouve extrêmement naturel qu'il ne t'en ait rien dit.

CLAIRE

C'est sans doute que tu te fais une idée complètement inexacte du genre d'intimité qu'il peut y avoir entre nous. Tu dois te l'imaginer colorée de nuances sentimentales. En ce qui le concerne lui, je ne puis à vrai dire rien affirmer. Ce sont des choses dont une femme ne peut se porter garante. Mais moi...

GERMAINE

Inutile d'achever. Laissons de côté ses sentiments à lui sur lesquels nous ne possédons l'une et l'autre que des indices. Quant aux tiens... j'ai vu tout de suite avec quelle hostilité tu envisageais l'éventualité de mon mariage avec Roger Mazères. Il fallait bien qu'il y eût à cela une raison.

CLAIRE

Ainsi tu as besoin d'aller forger cette hypothèse absolument conventionnelle ?... En fait — je suis bien bonne de répondre — pas un mot n'a été prononcé ni par lui ni par moi ou l'observateur le plus scrupuleux...

GERMAINE

Voilà une phrase conventionnelle, par exemple !

CLAIRE

La vérité, c'est que moi qui vous connais tous les deux je n'ai pas l'impression que vous ayez grande chance d'être heureux ensemble.

GERMAINE

Je te remercie sincèrement de te préoccuper ainsi de mon bonheur. Mais je t'avoue que ton petit cours de psychologie ne m'a pas convaincu.

CLAIRE

Soit. Mais il n'y a pas que toi. Il y a aussi son intérêt à lui. Sans ambages, je ne pense pas que tu sois la femme qui lui convient. J'ai quelques années de plus que toi, infiniment plus d'expérience, hélas ! et il me semble que tu ne devrais pas te formaliser de ma franchise.

GERMAINE

Il n'en est pas question, mais je trouve quand même un peu extravagante cette prétention de juger du dehors si je suis la femme qu'il lui faut. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il serait le premier à trouver cela au moins singulier.

CLAIRE

Et pourquoi ? A supposer — je suis sûre du contraire — qu'il songe réellement à se marier, je suis certaine, je te l'ai dit, qu'il me consulterait.

GERMAINE

C'est une idée malheureuse qu'il aurait là ; et je l'aurais eue un peu plus perspicace.

SCÈNE IV

LES MÊMES. — MME MAZÈRES

MME MAZÈRES (à Germaine.)

Bonjour, Mademoiselle, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

GERMAINE

Je connais Claire depuis des années, Madame.

CLAIRE

Vous le savez bien. Vous-même m'avez parlé de Germaine.

MME MAZÈRES

Mais je n'ai jamais rencontré Mlle Latour chez vous.

CLAIRE

Nous nous voyons assez rarement. Et quand on se retrouve après des mois, c'est étonnant comme on découvre qu'on se comprend mal. Tu ne le remarques pas, Germaine ?

GERMAINE

Je ne suis pas sûre d'être de ton avis.

CLAIRE

Si, moi cela me frappe beaucoup. Il y a lieu de souhaiter que nous ne restions plus si longtemps sans nous rencontrer.

GERMAINE

Si les circonstances le permettent... *(Elle se lève ; à Mme Mazères)* Au revoir, Madame.

CLAIRE

Je l'accompagne. *(Elle sort et revient aussitôt.)*

SCÈNE V

CLAIRE, MME MAZÈRES

MME MAZÈRES

Et alors, comment cela va-t-il ?

CLAIRE *(avec une ironie cachée)*

C'est vraiment très gentil à vous d'être revenue me voir.

MME MAZÈRES

Mais c'était convenu. Vous m'attendiez, n'est-ce pas ?

CLAIRE *(comme plus haut.)*

Je vous en suis bien reconnaissante, vous savez. D'autant que je me demande ce que vous racontez à Marie-Thérèse et à son père, les jours où vous êtes venue bavarder avec moi.

MME MAZÈRES

Quelle question saugrenue ! Vous savez bien que je ne fais pas mystère de mes visites ici. D'ailleurs aujourd'hui Marie-Thérèse doit venir me chercher.

CLAIRE

Oh !

MME MAZÈRES

Qu'avez-vous, Claire ? Je vous trouve... particulière.

CLAIRE

Ne faites pas attention.

MME MAZÈRES

Et ce projet de départ, cela tient ?

CLAIRE

Mais oui.

MME MAZÈRES

Tant pis.

CLAIRE

Je vous prévient que Roger m'a déjà chapitrée à ce sujet tout à l'heure, en pure perte du reste.

MME MAZÈRES

Roger est venu vous voir ?

CLAIRE

Oui, très longuement. Il ne s'est pas rencontré avec Germaine. *(Mme Mazères s'examine.)* Quant à mon départ, il est absolument décidé. Comme je le disais tout à l'heure à Roger, j'estime d'ailleurs qu'il est presque de mon devoir de partir.

MME MAZÈRES

Comment cela ?

CLAIRE

Eh bien, n'est-ce pas, je vous mets dans une situation impossible. Vis-à-vis de Stéphane...

MME MAZÈRES

Il est au courant et ne se formalise pas. Dieu merci, je fais ce que je veux. Il sait fort bien que je juge sévèrement sa conduite passée, et ne peut réellement prétendre que je me solidarise avec lui.

CLAIRE

C'est très beau, il n'y a pas à dire, vous êtes une femme supérieure. Seulement — pardonnez-moi de vous parler franchement — ou bien vous ne dites pas le fond de votre pensée, ou bien votre... générosité frise l'imprudencia.

MME MAZÈRES

Que voulez-vous dire ?

CLAIRE

Voyons, Germaine Latour, en qui vous envisagez une bricole possible, appartient à une famille qui ne vous verrait pas sans surprise frayer avec moi. Je ne serais même pas étonnée qu'on priât Roger de cesser de me fréquenter.

MME MAZÈRES

Puisqu'on sait que ce n'est pas vous qui avez eu... les torts.

CLAIRE

Ceci importe peu. Appelez cela esprit de clan ou solidarité familiale, c'est tout un, et aux yeux de ces gens-là c'est quelque chose d'extraordinairement vénérable. D'ailleurs...

MME MAZÈRES

Quoi ?

CLAIRE

Je vais vous surprendre. Mais vous-même, au fond, vous n'êtes pas tout à fait exempte de cet esprit. Pourquoi ne m'avez-vous jamais demandé de venir chez vous depuis le divorce ? Les domestiques ? Cela vous serait fort indifférent, s'il n'y avait tout au fond de vous l'obscur conscience qu'ils auraient raison de s'étonner, et qu'il serait choquant en soi que je reparusse chez vous. Autre chose : vous avez été un peu contrariée tout à l'heure en apprenant que Roger sortait d'ici. Ne le niez pas, j'en suis certaine.

MME MAZÈRES

C'est possible. Et alors ?

CLAIRE

Je rapproche cela du fait que vous ne m'aviez plus rien dit de ce projet de mariage. Que voulez-vous ? Malgré tout nos relations ont maintenant quelque chose d'un peu anormal. Quand vous venez ici, ce n'est pas tout-à-fait comme une visite de charité ; mais tout de même vous vous en savez quelque gré. Vous avez le sentiment d'accomplir un acte jusqu'à un certain point courageux, de défer une convention. Mais défer les conventions, c'est encore les reconnaître.

MME MAZÈRES

Claire, vous me dites là des choses qui me seraient extrêmement pénibles si je n'avais conscience qu'elles sont inexactes. Qu'il ne me soit pas très agréable de savoir que Roger vient souvent ici...

CLAIRE

Vous en convenez....

MME MAZÈRES

Quand il revient de chez vous, je le trouve d'ordinaire assez sombre. Il n'ouvre pas la bouche. L'autre jour Stéphane dînait là, Roger ne lui a pas adressé la parole.

CLAIRE

Vous ne supposez pas cependant que nous parlons ensemble du passé ?

MME MAZÈRES

Non, mais il vous plaint profondément. Cela je le sais. L'idée de votre vie solitaire lui est insupportable.

CLAIRE

Et c'est là un sentiment que vous tolérez difficilement ?

MME MAZÈRES

Ne comprenez-vous pas qu'il soit très douloureux pour moi de sentir grandir entre eux ce silence ?

CLAIRE

Oui. (*Un silence*). Et ce mariage, dites-moi ?

MME MAZÈRES

C'est encore très vague.

CLAIRE

Ah !

MME MAZÈRES

Rien ne me permet de penser qu'elle lui plaira.

CLAIRE

Entre nous, elle est vraiment quelconque, cette petite. Assez jolie, je le veux bien, mais très journalière. Une intelligence plutôt banale. Bonne fille, je le crois, mais....

MME MAZÈRES

Qu'allez-vous ajouter à ce portrait flatteur ? Vous me paraissez injuste, Claire. Germaine Latour a d'abord témoigné à son père malade un dévouement rare, c'est bien quelque chose. J'ajoute qu'elle est instruite, et excellente musicienne.

CLAIRE

Elle a peut-être changé à son avantage.

MME MAZÈRES

Vous semblez peu disposée à l'admettre.

CLAIRE

Je le lui ai dit tout à l'heure à elle-même, je ne crois pas qu'elle soit la femme qui convient à Roger. Vous m'avez dit d'ailleurs que rien ne permettait de penser qu'elle lui plût.

MME MAZÈRES

Mes paroles se gravent dans votre mémoire.

CLAIRE

La chose est assez importante.

MME MAZÈRES

Roger, vous le savez sans doute, désire ardemment se marier, fonder une famille. Il n'est pas romanesque, guère sentimental.

CLAIRE

Ici nous divergeons : continuez.

MME MAZÈRES

Tout dépend de ce que vous appelez sentimental.

CLAIRE

Tout ce qui touche au sentiment est pour lui d'une importance primordiale.

MME MAZÈRES

Ceci est différent.

CLAIRE

Je ne trouve pas. Vous semblez admettre qu'il épouse la première venue, sous prétexte que l'amour viendra tout seul au moment voulu. Que vous acceptiez pour lui cet aléa, j'avoue que je ne puis le comprendre.

MME MAZÈRES

Tout mariage comporte des risques, évidemment.

CLAIRE

Ah ! vous voyez bien que vous m'en voulez. Jamais en temps ordinaire vous n'auriez lancé cette allusion... Je suis sûre, quoi que vous puissiez dire, qu'un mariage de raison serait pour lui un malheur. Le connaissez-vous vraiment ? Soupçonnez-vous le besoin de tendresse que dissimule ce sourire raison-

nable ? La paternité... Oui sans doute, c'est son rêve. Il ne me l'a pas caché. Mais à quel prix la lui offrez-vous ? L'enlèvement dans une union banale, les mensonges d'un mariage où l'amour n'a point part..., avec seulement pour excuser cela l'espoir cynique que sa chair finira bien par s'émouvoir. Ne vous choque pas. Il n'y a pas de jeune fille ici, et nous n'avons vraiment pas à nous gêner. (Un silence.)

MME MAZÈRES

Quand partez-vous ?

CLAIRE

Allons, décidément, vous vous possédez. Vous avez réprimé l'exclamation qui vous brûlait les lèvres.

MME MAZÈRES

Si je ne veux pas comprendre ? Si je veux pouvoir vous dire adieu, sans haine ?

CLAIRE

Il y a là une hypocrisie que je ne puis accepter. Pourquoi sauver cette espèce de décorum quand la vérité suit de toutes parts ?

MME MAZÈRES

Cette vérité que vous étalez cyniquement, je la nie, je la récusé.

CLAIRE

Voilà donc ce qui se cachait sous ce libéralisme de façade !

MME MAZÈRES

Vous perdez la raison. Quand vous avez commis envers nous un véritable abus de confiance... Mais je

ne veux pas subir cette contagion. Quoi que vous ayez fait et que vous puissiez dire, je refuse d'oublier ce qui nous a rapprochés, et la pitié qui vous est due.

CLAIRE (*bouleversée*)

Comment savez-vous que je dois inspirer la pitié ? Pourquoi ne devrais-je rien espérer ? Vous ne le connaissez pas. Cette âme secrète ne s'est pas livrée à vous. Ne croyez pas pouvoir me donner le change... d'ailleurs vous ne sauriez pas mentir.

MME MAZÈRES

Claire, tels que je vous connais tous deux, je veux penser que si vous aviez échangé des paroles... révélatrices, vous ne me l'auriez pas laissé ignorer. Ne dites pas que c'est de la présomption. Mon estime est à ce prix. Vous-même au fond, vous l'avez reconnu : ce que chacun ressent est encore pour l'autre un mystère... Dites-moi que je ne m'abuse pas. Je suis près que une vieille femme.

CLAIRE

Eh bien ! oui, c'est vrai... nous ne nous sommes pas expliqués. Mais pouvez-vous être assez cruelle pour souhaiter que mon amour ne soit pas payé de retour ?

MME MAZÈRES

Oui, du plus profond de mon cœur je le souhaite.

LA FEMME DE CHAMBRE (*entrant*)

Madame, c'est M. Roger Mazères.

CLAIRE

Faites entrer. (*La femme de chambre sort.*)

MME MAZÈRES

Je croyais qu'il était déjà venu vous voir cet après-midi.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROGER.

CLAIRE (*à Roger qui entre, avec une ironie amère*)

Roger, je vous félicite de tout cœur de ce que je viens d'apprendre. Je connais Germaine Latour de longue date...

ROGER

Qu'est-ce que cela veut dire ? Maman, est-il possible que tu inventes de toutes pièces...

MME MAZÈRES (*profondément*)

Écoute-moi, Roger. Ce n'est pas de Mlle Latour qu'il est question en ce moment... Il ne faut pas me croire aveugle. Réfléchis, je t'en supplie. Nous sommes au bord d'une catastrophe. Autrement tu ne reviendrais pas chez Claire que tu as quittée il y a une heure.

ROGER

Je veux obtenir qu'elle ne parle pas, voilà tout.

MME MAZÈRES

Il faut qu'elle parle, Claire, ne l'écoutez pas. Il n'est peut-être pas encore trop tard.

ROGER

Ecoute. Je vois ce que tu supposes. C'est un roman, et nous sommes dans la vie. Tout est moins simple. Comment ne vois-tu pas que Claire et moi nous ne cherchons qu'à lire en nous-mêmes ?

CLAIRE (à mi-voix)

Est-ce encore si nécessaire ?

ROGER

Tes prières ne peuvent que nous aveugler.

MME MAZÈRES (tristement)

Il est probable que tu as raison... Je ne pourrai rien empêcher. (Elle va pour sortir.) Mais vous, Claire, laissez-moi vous dire, au nom de l'estime que je veux malgré tout conserver pour vous... non, je ne peux pas.

ROGER (allant à elle)

MAMAN...

MME MAZÈRES (d'une voix étouffée)

Non, laisse-moi. (Elle sort.)

SCÈNE VII

CLAIRE, ROGER

CLAIRE

Croyez-moi, vous feriez mieux de l'accompagner, je la sens bouleversée.

ROGER

Non, il faut que je vous parle... Oubliez, Claire, ces sous-entendus blessants. Nous devons nous garder de nommer le sentiment qui nous lie... Résistons à la tentation de dire les phrases que ma mère attendait.

CLAIRE

Alors ?

ROGER

Vous m'êtes une amie précieuse, ces derniers mois vous avez éclairé ma vie ; devant un beau spectacle, ou quand un livre me plaît, c'est à vous que je pense d'abord : je me demande ce que vous diriez, et je souffre de ne pas vous avoir là près de moi...

CLAIRE

Ce qui m'intéresse, c'est le « mais » que je vois venir.

ROGER

Ce que j'éprouve pour vous, ce n'est pas seulement une pitié intense au contact de votre vie brisée....

CLAIRE

Vous avez pour moi une amitié où il entre de la compassion. Est-ce si compliqué ?

ROGER (après avoir réfléchi)

Ce n'est pas seulement cela. C'est moins simple.

CLAIRE

Je préfère ne pas comprendre. Ce sentiment que vous semblez cultiver précieusement me paraît surtout dangereux, équivoque. Je me méfie terriblement

de tout ce qui ne se laisse pas nommer. Si vous êtes revenu pour me parler de cela... je vous assure, ce n'était pas la peine.

ROGER

Voilà que vous avez de nouveau cette expression tendue que... *(Il s'arrête.)*

CLAIRE

Achievez.

ROGER

Non. Les mots m'ont fait mal au moment où j'allais les prononcer.

CLAIRE

Vous avez du tact, c'est incontestable. Peut-être même en avez-vous trop.

ROGER

Que voulez-vous dire ?

CLAIRE

Le souci de connaître exactement vos sentiments, de leur donner l'étiquette précise qui leur convient... Vous devez avoir fait des collections dans votre enfance. D'insectes peut-être. Et comme tout cela devait être bien classé !

ROGER

Cette ironie en ce moment...

CLAIRE

Me taxez-vous d'insensibilité ? *(Un silence.)* Mon ami, il faut me pardonner. Vous êtes venu pour... au fond, pourquoi êtes-vous venu ?

ROGER

Je le savais en entrant ici. La pensée de ce départ... il me semblait que les paroles jailliraient d'elles-mêmes. J'étais sûr que vous comprendriez.

CLAIRE

Ne les regrettez pas, ces paroles. Aujourd'hui, je n'éprouve pas le besoin d'entendre définir avec cette subtilité le sentiment que je vous inspire, j'aimerais mieux que vous me disiez des choses plus simples, comme par exemple...

ROGER

Je vois venir une méchanceté.

CLAIRE

Comment avez-vous deviné que j'allais vous parler de Mlle Latour ?

ROGER

Vous voyez bien... Claire regardez-moi les yeux dans les yeux. Accepteriez-vous de m'épouser ? *(Un silence.)*

CLAIRE *(d'une voix sourde)*

Quoi ?

ROGER

Consentiriez-vous à être ma femme ?

CLAIRE *(avec reproche)*

Roger !... vous ne voyez pas que tout est gâché entre nous à présent ! Comment avez-vous pu me demander cela ? C'est fou, c'est... *(Les larmes lui montent aux yeux.)*

ROGER (*profondément ému*)

Merci, Claire.

CLAIRE

Qu'imaginez-vous donc ? Je n'ai rien dit.

ROGER

Les mots étaient inutiles, votre regard m'a suffi.

CLAIRE

Mais comment pouvez-vous seulement supposer...

ROGER

Je vous prie...

CLAIRE

Il est donc déjà trop tard — et ce souvenir empoisonnera notre amitié.

ROGER

Pourquoi ce mot ? C'est du passé cela... Vous pleurez ?

CLAIRE

N'y a-t-il pas de quoi ? devant toute cette confiance, toute cette sécurité perdue ?

ROGER (*lui prenant les mains*)

Ce que nous venons de gagner n'est-il pas plus précieux ?

CLAIRE

Mais tellement plus dangereux — plus précaire peut-être ?

ROGER

Franchement — jouissiez-vous tant que cela de cette sécurité ?

CLAIRE (*amèrement*)

J'avais tort, je le sais maintenant, j'ai été coupable de vous laisser lire en moi — et je sens que je le paierai si cher !

ROGER

C'est par des remords et par des craintes que vous accueillez le bonheur !

CLAIRE

Écoutez-moi : je partirai demain, nous resterons des semaines sans nous écrire ; et puis, si ma pensée ne vous est pas devenue offense..., nous tâcherons de continuer comme par le passé. N'insistez pas. C'est la seule chose possible, je vous assure. Quand vous êtes entré ici tout à l'heure vous n'aviez pas l'intention de me demander..., cela. Cette idée ne vous effleurait même pas l'esprit. Ne le niez pas, j'en suis sûre. Donc..., si vous m'avez posé cette question c'est que vous vous êtes imaginé que je l'attendais. Et pourtant je vous jure que je ne l'attendais pas. Quelque chose de chaud, de tendre, oui peut-être..., j'espérais bien un peu que vous ne me laisseriez pas partir ainsi... mais une question précise : non. Et d'ailleurs ce serait une folle. Enfin réfléchissez, il est votre frère, et vous l'aimez.

ROGER (*avec tristesse*)

Je l'ai profondément aimé, oui, c'est vrai..., mais...

CLAIRE

Et votre mère ; elle ne vous le pardonnerait pas. Elle aurait raison.

ROGER

Pourquoi ?

CLAIRE

Je ne puis l'expliquer ; mais mon devoir est de penser qu'elle aurait raison, et de l'affirmer. Ne me demandez pas de justifier cela. Je suis sincère, je dois parler comme je le fais. J'en suis sûre, ne serait-ce que parce que cela me fait... si mal.

ROGER

Justement, ce n'est là qu'une obligation dont vous vous acquittez ; cela compte peu... en d'autres moments vous auriez appelé cela une convention.

CLAIRE

J'aurais eu tort ; ou du moins je sens bien que maintenant je ne dois pas juger de cette façon-là, ce ne serait plus que de l'égoïsme. Ne m'interrompez pas ; je n'ai plus le droit de vous écouter. Ce que vous diriez, il me semblerait que je vous l'ai dicté.

ROGER

C'est en lisant en vous que je me suis compris moi-même.

CLAIRE

Vous le croyez de bonne foi. Mais qu'en savez-vous ? Un doute affreux me restera ; et vous-même êtes-vous sûr qu'un jour, bien plus tard, vous ne m'accuserez pas de vous avoir entraîné dans un piège ?

ROGER

Ainsi parce que je n'aurais pas osé vous poser d'emblée cette question ?...

CLAIRE

Déjà vous n'êtes plus sincère. Cette question vous ne comptiez pas me l'adresser.

ROGER

Je n'en sais rien ; quand je suis entré ici...

CLAIRE

Vous vouliez me dissuader encore une fois de partir ; et c'est tout.

ROGER

Mais au-delà de cette intention formelle n'y en avait-il pas une autre ? Comment l'affirmer ? Nos desseins véritables sont-ils vraiment ceux que nous nous connaissons ?

CLAIRE

Tout s'embrume. Voici que vous vous réfugiez au delà de ce que la pensée peut atteindre... Le vœu de ma vie est-il donc irréalisable ? Deux destinées ne peuvent-elles se lier l'une à l'autre en pleine clarté ? *(Elle resta accablée ; Roger s'approche d'elle et lui prend la tête d'un geste piteux et tendre.)*

ACTE TROISIÈME

Plusieurs mois plus tard. A Meudon, chez Monsieur et Madame Mazères. Un salon au rez-de-chaussée ouvrant sur le jardin par deux portes-fenêtres. On est aux premiers jours d'octobre. Il pleut.

SCENE PREMIÈRE

MAZÈRES, MME MAZÈRES, MARIE-THÉRÈSE

MARIE-THÉRÈSE (à sa mère, qui tient un journal qu'elle ne lit pas)

Intéressant, cet article ?

MME MAZÈRES

Ah ?

MARIE-THÉRÈSE

Je ne sais pas, je te demande.

MME MAZÈRES

Je serais incapable de te dire ce dont il est question.

MAZÈRES (à sa fille)

Je croyais que tu allais à Paris tous les vendredis ?

MARIE-THÉRÈSE

Le temps est trop mauvais. Il ne pouvait tout de même pas être question du cours pour les enfants, ils se seraient enrhumés.

MAZÈRES

Nous autres nous allions au lycée par tous les temps.

MME MAZÈRES (à sa fille)

Par quel train a-t-il dit qu'il arriverait ?

MARIE-THÉRÈSE

Il ne précise pas. Est-ce par Montparnasse ou les Invalides, on n'en sait même rien.

MME MAZÈRES

Pourvu qu'il vienne !

MARIE-THÉRÈSE

Tu as prévenu Stéphane ?

MME MAZÈRES

Où... Je crois qu'il ne rentrera qu'après dîner. (Mazères a un mouvement.) Qu'y a-t-il, Charles ?

MAZÈRES

Alors voilà nos enfants qui se fuient, décidément ?

MME MAZÈRES

Il est bien évident qu'ils ne peuvent plus se rencontrer.

MARIE-THÉRÈSE

C'est la première conséquence de ce qui est arrivé.

MAZÈRES

Si on m'avait écouté...

MME MAZÈRES

Nous ne pouvions rien empêcher.

MAZÈRES

Avec de la fermeté...

MME MAZÈRES

Ce n'est qu'un mot.

MARIE-THÉRÈSE

Je suis de l'avis de papa ; il me semble que si on avait su vouloir...

MME MAZÈRES

C'est une phrase de Georges, cela.

MARIE-THÉRÈSE

Convient qu'il a beaucoup de volonté.

MME MAZÈRES

Il est autoritaire ; ce n'est pas la même chose.

MARIE-THÉRÈSE

Je reconnais ton parti pris.

MME MAZÈRES

Notre devoir est d'accepter cette situation. Récriminer ne sert à rien ; je vais plus loin...

MARIE-THÉRÈSE

Je te trouve d'une mansuétude tout de même un peu exagérée. Pourquoi ne pas recevoir Claire ici, pendant que tu y es ?

MME MAZÈRES

Cela ne se peut pas.

MAZÈRES

Tu as été d'une insigne faiblesse, je n'ai pas attendu aujourd'hui pour te dire mon sentiment. Et ce n'est pas la peine d'avoir toujours prétendu posséder la confiance de Roger, pour ne pas être arrivée à empêcher cette folie. Tu l'aurais menacé d'une rupture complète...

MME MAZÈRES

Ce chantage eût été abominable. Jamais je ne me reprocherai de ne m'y être pas livrée... Il aurait eu raison de partir en claquant la porte.

MAZÈRES

Ah ! vraiment ?

MME MAZÈRES

Ce sont des armes de faibles.

MAZÈRES

Ce sont du moins des armes. Qu'as-tu essayé ? Oh ! oui, des prières, des exhortations... Tu as fait appel à son affection pour toi...

MME MAZÈRES

Pour nous...

MAZÈRES

Mettons. Et puis après ?...

MME MAZÈRES

Ce n'est pas un entraînement auquel il a obéi. Il doit avoir cru que c'était presque son devoir.

MAZÈRES

Elle est forte celle-là...

MARIE-THÉRÈSE

Tout de même...

MME MAZÈRES

Elle l'aimait trop.

MAZÈRES

Et lui alors, il ne l'aimait pas ?

MME MAZÈRES

Quand ai-je dit cela ?

MAZÈRES

Il aurait fait cette folie ? Ah non, par exemple. Je peux excuser à la rigueur un embalement, mais pas cette jobardise.

MME MAZÈRES

Pourquoi fait-il que tu te serves de mots insultants ?

MAZÈRES

Je n'ai pas l'habitude de mâcher mes mots.

MME MAZÈRES

N'en tire aucune vanité. C'est égal : quand je pense à l'indulgence que tu as témoignée à Stéphane...

MAZÈRES (*haussant les épaules*)

Cela n'a aucun rapport.

MME MAZÈRES

Je suis de ton avis.

MAZÈRES

Ce sont des sujets sur lesquels il est impossible de discuter avec une femme. Je ne dis pas que Stéphane ait été un mari exemplaire, mais quand on la connaît, elle...

MME MAZÈRES

Ne parlons plus d'elle, je t'en prie. Il nous est impossible de la juger avec équité.

MAZÈRES

Quelle plaisanterie ! Je prétends au contraire que nous avons tous les éléments : une femme cérébrale, sans véritable sensibilité, imbue de sa personne, sans le moindre tact... Parbleu, il n'est pas étonnant qu'un être comme Stéphane...

MARIE-THÉRÈSE

A quoi bon cette discussion ? Tout cela est bien pénible.

MME MAZÈRES

Je ne peux pas tolérer l'injustice.

MAZÈRES

Avec cela que tu n'es pas malheureuse de ce mariage ?

MME MAZÈRES

Est-ce une raison pour témoigner à Roger cette animosité ?

MAZÈRES

Il n'est pas question de cela. Mais il nous a causé là une terrible déception, je suis bien forcé de le reconnaître. Et sa carrière même risque d'en souffrir. (*Mme Mazères hausse les épaules.*) Est-ce donc négligeable ? Il y a des maisons où on ne les recevra pas, tu le sais très bien.

MME MAZÈRES

Que de fois, cependant, je t'ai entendu vanter le libéralisme qui règne dans la haute administration !

MAZÈRES

J'estime... enfin, je comprends très bien les gens qui ne voudront pas les recevoir.

MME MAZÈRES (*indignée*)

Comment ?

MAZÈRES

Il est impossible qu'on ne suppose pas que les relations de Claire et de Roger sont antérieures — même au divorce.

MARIE-THÉRÈSE

Papa !

MME MAZÈRES

Tu admetts que l'on fasse courir sur ton fils et sa femme cette légende infâme ?

MAZÈRES

Il faut se mettre à la place des gens. Cette hypothèse n'a rien que de plausible. Beaucoup de nos relations s'imaginent sans doute que c'est par générosité que Stéphane s'est fait attribuer les torts par le tribunal. Il faut voir les choses comme elles sont, que diable !

MME MAZÈRES

Le mot est joli... Si je croyais que les gens pensent cela, j'accueillerais Claire les bras ouverts.

MAZÈRES

Cela c'est paradoxal.

MME MAZÈRES

Charles, tu m'es bouleversée... et je n'avais vraiment pas besoin de cela.

MAZÈRES

Qu'ai-je dit de mal ? J'ai cherché à l'ouvrir les yeux. Allons, je vais faire quelques pas pour me réchauffer.

MME MAZÈRES

Excellente idée.

MAZÈRES (*furieux*)

Je... (*le reste de la phrase se perd dans le bruit de la porte fermée*).

SCÈNE II

MME MAZÈRES, MARIE-THÉRÈSE

MARIE-THÉRÈSE

Vous exagérez tous les deux.

MME MAZÈRES

Qu'est-ce que cela veut dire ? D'ailleurs toi tu prends le parti de ton père.

MARIE-THÉRÈSE

Georges et moi...

MME MAZÈRES

Laissons Georges de côté.

MARIE-THÉRÈSE

Nous souffrons beaucoup de cette situation, et nous sommes persuadés qu'on aurait pu l'éviter. Et quand tu viens dire qu'il l'a épousée parce qu'elle l'aimait...

MME MAZÈRES

Né me fais pas dire ce que je ne pense pas. Il tient à elle, naturellement.

MARIE-THÉRÈSE

Elle s'est accrochée à lui. Après tout, c'est tout de même une épave. Si Roger l'avait crue capable de se refaire une vie, il est probable qu'il ne l'aurait pas épousée.

MME MAZÈRES

Tu tranches...

MARIE-THÉRÈSE

Et puis d'ailleurs... si elle avait su s'y prendre... elle a cassé les vitres sottement. Au fond, c'était de la folie de divorcer pour cela. Moi, je sais bien qu'à sa place....

MME MAZÈRES

Je te dispense de ces confidences. Quel mérite y a-t-il à fermer les yeux ? Ne médisons pas des amours difficiles, je t'en prie.

MARIE-THÉRÈSE

Je ne t'avais jamais vue prendre à ce point son parti.

MME MAZÈRES

Il ne s'agit pas de cela. Mais ici on croit juger, et on ne juge pas... Au fond, si j'avais du courage, je les recevrais tous les deux.

MARIE-THÉRÈSE

Oh, maman !

MME MAZÈRES

Mais je ne peux pas. C'est plus fort que moi.

MARIE-THÉRÈSE

Voilà Roger. (On aperçoit Roger qui s'approche de la maison ; il s'apprête à ouvrir du dehors la porte-fenêtre.) Pas par là, fais le tour.

MME MAZÈRES

Mon Dieu !

MARIE-THÉRÈSE

Voyons, maman !

MME MAZÈRES

Je t'en prie, ne me prêche pas le courage. Je ne suis pas sûre que tu saches ce que c'est.

SCÈNE III

LES MÊMES. ROGER

MME MAZÈRES

Mon chéri ! (Elle l'embrasse longuement.)

ROGER

Maman !

MARIE-THÉRÈSE

Bonjour, Roger.

ROGER (assez froidement)

Bonjour.

MME MAZÈRES

On dirait que tu es hâlé.

ROGER

Le soleil et le bord de la mer....

MME MAZÈRES

J'avais peur que la pluie ne t'empêchât de venir.

ROGER

Quelle idée ! Je ne suis pas en sucre.

MME MAZÈRES (*très vite*)

Chaire va bien ?

ROGER

Merci.

MARIE-THÉRÈSE

L'installation ?

ROGER

On pose les tapis. Ce sera bien. Le propriétaire est complaisant.

MARIE-THÉRÈSE

Tant mieux, c'est si important !

ROGER

Nous n'aurons pas d'ennuis de ce côté.

MARIE-THÉRÈSE

Je vais chercher tes neveux ; ils seront sûrement contents de te dire bonjour. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

MME MAZÈRES, ROGER

MME MAZÈRES

Tu as vraiment très bonne mine.

ROGER

Je vais très bien. Et toi, maman ? Je te trouve l'air un peu fatigué.

MME MAZÈRES

Ce n'est rien, je me porte à merveille.

ROGER

Tu mets des verres maintenant ?

MME MAZÈRES

Oui, cela m'est recommandé.

ROGER

Tu as eu mal aux yeux ?

MME MAZÈRES

Non, c'est par prudence.

ROGER (*affectueusement*)

Soigne-toi bien. (*Un silence.*)

MME MAZÈRES

C'est bon de l'avoir là. Tu as trouvé beaucoup de travail à ton retour ?

ROGER

Oui, naturellement.

MME MAZÈRES

Intéressant ? *(geste vague de Roger)*

ROGER

Est-ce que je verrai papa ?

MME MAZÈRES

Ton père viendra certainement tout à l'heure. Il est sorti pour se réchauffer.

ROGER

Les enfants ?

MME MAZÈRES

Je trouve que Georges les élève mal.

ROGER

Ce n'est pas un aigle.

MME MAZÈRES

A qui le dis-tu ?

ROGER

Vous resterez encore longtemps ici ?

MME MAZÈRES

Peut-être jusqu'à la mi-novembre... Il ne faut pas compter le voir souvent ?

ROGER

En semaine, je suis vraiment très occupé; et le dimanche...

MME MAZÈRES

Oui.

ROGER

Peut-être tout de même une ou deux fois.

MME MAZÈRES

Enfin on verra.

ROGER

Mais oui... *(un silence.)* Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

MME MAZÈRES

Je te regarde, mon chéri. N'est-ce pas... *(elle s'arrête.)*

ROGER

En bien ?

MME MAZÈRES

Non, cela ne fait rien. L'important c'est que je t'aie là.

ROGER

Aussitôt que vous serez de retour à Paris, nous pourrions nous voir très souvent.

MME MAZÈRES

Mais oui, bien entendu... Ce sera bon... Les autres ne te ressemblent pas.

ROGER

Voyons... alors tu ne m'en...

MME MAZÈRES

Dis ?

ROGER

Non, je ne trouve pas que j'aie le droit de te demander cela.

MME MAZÈRES

J'ai compris... C'est comme si j'avais répondu, n'est-ce pas ?

ROGER (tout bas)

Oui, c'est cela.

MME MAZÈRES

Je ne sais pas pourquoi les enfants ne viennent pas.

ROGER

Ils ne me manquent pas. Tiens, j'ai apporté quelque chose pour eux. Il ne faut pas que je l'oublie.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAZÈRES

MAZÈRES

Bonjour, Roger.

ROGER

Bonjour, papa.

MAZÈRES

Je viens de rencontrer Valabert qui m'a parlé de

toi en des termes qui m'ont fait plaisir. Ton dernier rapport a été très apprécié.

ROGER (sèchement)

Ah !

MAZÈRES

Il m'a dit que sa femme serait contente de faire votre connaissance.

ROGER

Je ne crois pas que Claire ait l'intention de faire beaucoup de visites.

MAZÈRES

Pourtant, si elle se rend compte qu'il est de ton intérêt...

ROGER (interrompant)

Ce n'est pas ainsi que la question se pose.

MME MAZÈRES

La chose n'a vraiment aucune importance.

MAZÈRES

Je ne suis pas du tout de cet avis. (À Roger). Tu as à apprendre ce qui t'échappe encore complètement : la société existe, et elle se venge de ceux qui ne comptent pas avec elle.

MME MAZÈRES

Charles...

ROGER

On a du tact ici.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE-THÉRÈSE, JEAN, FRANÇOIS

ROGER

Bonjour, mes petits. On dirait que vous avez grandi tous les deux pendant ces vacances. Tenez, je vous ai apporté des cadeaux *(il leur tend deux petits paquets que les enfants ouvrent curieusement.)*

JEAN

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROGER

Ça, tu vois, c'est un flûte. On en joue comme ça *(il leur montre.)*

JEAN

Oh ! quel drôle de bruit !

MARIE-THÉRÈSE

Quelle idée tu as eue de lui donner cela ! cela perce les oreilles.

ROGER *(prenant l'objet que tient François)*

Et puis vous voyez, ça c'est un accordéon.

FRANÇOIS

Un vrai orchestre ! Maman, on va pouvoir jouer là-dessus les mélodies de l'oncle Stéphane. *(à Roger)*

Il a fait exprès pour nous de vrais petits airs très jolis, un morceau à quatre mains très facile — sans doubles croches.

JEAN

Sans croches même.

FRANÇOIS

Tu resteras dîner ?

ROGER

Vous y comptiez ?

JEAN

Tu feras de la musique avec oncle Stéphane ?

ROGER

Ah ! Stéphane... *(il jette à sa mère un regard interrogateur.)*

MME MAZÈRES *(d'un ton aussi naturel que possible)*

Il est malheureusement très peu probable qu'il rentre ce soir.

FRANÇOIS *(à la fendre)*

Mais si ! Le voilà !

ROGER *(pâle)*

Comment !

MME MAZÈRES *(tout bas)*

Je n'y comprends rien... je l'avais prévenu.

MAZÈRES *(nervé)*

C'est agréable.

SCÈNE VII

LES MÊMES, STÉPHANE

STÉPHANE (*allant droit à Roger, très affectueusement*)

Tu es là depuis longtemps ? J'ai été sottement mis en retard.

ROGER

Je n'ai plus que quelques minutes.

STÉPHANE (*péremptoire*)Tu dînes avec nous. On n'aura qu'à servir de meilleure heure, pour que tu puisses prendre le train de 8 h. 30. Tiens, Jean, rends-toi utile. Va donc dire à la cuisinière qu'on serve à sept heures un quart bien exactement. (*Jean sort en courant.*)MME MAZÈRES (*timidement*)

Tu peux, vraiment, Roger ?

STÉPHANE (*sans lui laisser le temps de répondre*)

Mais oui, naturellement il peut. D'ailleurs c'est bien simple. Je te défends de refuser. J'ai quelque chose à te montrer, il faut absolument que tu me donnes ton avis.

MARIE-THÉRÈSE (*bas à son père*)

Il exagère.

STÉPHANE

J'ai refait le troisième temps du quatuor. Le père Neyrel avait raison. C'était vide ; et maintenant tu verras, je crois que c'est... enfin que cela te plaira. J'ai repris ce thème à cinq temps, tu te rappelles, sur lequel autrefois j'ai bâti ce scherzo de piano qui est resté inachevé.

ROGER

Je ne me souviens pas du tout.

STÉPHANE

Mais si, tu ne connais que cela. (*Il fredonne une mélodie.*)

ROGER

Ah oui !

STÉPHANE (*encouragé*)

Tu vois, tu te rappelles.

FRANÇOIS

Vous jouerez quelque chose ensemble ?

STÉPHANE

On verra.

FRANÇOIS

Qu'est-ce que tu jouais ce matin ? C'était joli.

STÉPHANE

Pas mauvais goût, le bonhomme. (*A Roger*) C'était la *Forlane*, de Chausson. (*A mi-voix*) Ces petits sont étonnamment musiciens, un peu comme nous à leur âge... (*haut*). Vous lui avez montré les changements ?

MME MAZÈRES

Non.

STÉPHANE

La maison de Valentin va être convertie en pavillon de musique.

ROGER

Et Valentin, alors ?

STÉPHANE

On a trouvé le moyen de le caser ici. Tu sais, cette petite rotonde... une acoustique merveilleuse. Les instruments chantent là-dedans !

FRANÇOIS

Oncle Stéphane, tu me permets d'y aller avec lui ?

STÉPHANE

Nous irons tous les quatre. Appelle Jean. Il pleut ? Eh bien, tant pis. Allons, venez *(un silence anxieux)*.

ROGER *(après avoir jeté sur sa mère un regard troublé)*

Je viens. *(Il sort avec Stéphane, l'enfant les précède.)*

SCÈNE VIII

MAZÈRES, MME MAZÈRES, MARIE-THÉRÈSE

MARIE-THÉRÈSE

Quelle scène bizarre !

MAZÈRES

Il va trop loin.

MARIE-THÉRÈSE

Oui, sa cordialité a quelque chose d'artificiel. Maintenant...

MME MAZÈRES

Finis tes phrases, je t'en prie.

MARIE-THÉRÈSE

Comme tu es nerveuse !

MME MAZÈRES

On le serait à moins, il me semble.

MAZÈRES

Si c'était le prélude d'une réconciliation...

MME MAZÈRES

Il n'y a pas de relations possibles entre eux.

MAZÈRES

En y réfléchissant, pourtant...

MME MAZÈRES

Il n'y a pas une parole que l'un puisse prononcer sans blesser l'autre.

MAZÈRES

Tu exagères.

MARIE-THÉRÈSE

Ce serait assez beau tout de même.

MME MAZÈRES

C'est de la littérature.

MAZÈRES

Si Stéphane a le courage de...

MME MAZÈRES

Ce n'est pas du courage, c'est de l'inconscience.

MAZÈRES

Je ne l'approuve pas, d'ailleurs.

MME MAZÈRES

Pourquoi, s'il te plaît ?

MAZÈRES

Son attitude manque de dignité. (*Mme Mazères hausse les épaules.*) Je ne l'ai jamais vue si irritée.

MME MAZÈRES

Vous me rendrez folle, c'est bien simple.

MAZÈRES

Voilà que c'est nous, à présent.

SCÈNE IX

LES MÊMES, STÉPHANE

STÉPHANE

J'ai laissé Roger seul avec les enfants. Vous avez compris, n'est-ce pas, dans quel esprit j'aborde cette soirée ?

MME MAZÈRES

C'est une comédie que tu joues — et cela ne me plaît pas.

STÉPHANE

Ce n'est pas une comédie, maman, tu te trompes. Aie confiance. Quand Roger rentrera, laisse-moi seul avec lui. Nous avons à causer.

M^{me} MAZÈRES

Que peux-tu attendre de cette conversation ?

MAZÈRES

Ici, ta mère n'a peut-être pas tort. Je ne vois pas trop ce que vous pouvez vous dire.

STÉPHANE

Rappelez-vous qu'il n'y a peut-être personne ici qui le connaisse aussi bien que moi.

MME MAZÈRES

Ne spéculé pas sur votre intimité passée.

STÉPHANE

Tu t'inquiètes, tu t'agites... Tu me fais de la peine

MME MAZÈRES

Personne ici ne comprend ce que j'éprouve. *(Elle sort.)*

SCÈNE X

MAZÈRES, MARIE-THÉRÈSE, STÉPHANE

MAZÈRES

Votre mère me donne de réelles préoccupations.

MARIE-THÉRÈSE

Maman a mauvaise mine, c'est certain.

MAZÈRES

Ce n'est pas seulement cela : elle est nerveuse, trépidante même...

MARIE-THÉRÈSE

Pendant ces deux mois elle s'est rongée.

STÉPHANE

Et même avant, rappelle-toi... pendant les semaines qui ont précédé le mariage... Quand doit-elle revoir Broussin ?

MARIE-THÉRÈSE

Il a dit qu'il n'y avait aucun intérêt à ce que ce fût avant la fin du mois. Le traitement ne peut agir qu'à la longue.

STÉPHANE

Il t'a vraiment fait bonne impression ?

MAZÈRES

Une notoriété comme la sienne repose forcément sur quelque chose.

MARIE-THÉRÈSE

Voilà Roger avec les enfants.

STÉPHANE

Vous serez gentils de nous laisser.

MAZÈRES

Ne fais pas de gaffe, je t'en prie.

STÉPHANE *(avec un sourire)*

Papa !... *(Mazères sort avec Marie-Thérèse.)*

SCÈNE XI

STÉPHANE, puis ROGER

(Roger entre et a un mouvement de recul en voyant qu'il est seul avec Stéphane.)

ROGER

Maintenant que nous sommes seuls...

STÉPHANE

Je sais ce que tu vas dire. Voyons, tu penses bien que si j'ai tenu à être là, c'est que j'avais mes raisons. Maman m'avait prié de ne rentrer que ce soir tard ; j'ai longuement réfléchi, et j'ai estimé qu'elle avait tort. Non, ne te raidis pas comme cela, dans cette attitude distante. J'ai à te dire des choses... essentielles.

ROGER

Je t'assure que je ne me sens presque pas le droit de t'écouter : je...

STÉPHANE

Ici encore, je te comprends à demi-mot. Il y a là un scrupule qui ne me surprend pas, mais qui, je t'assure, est excessif. Tu me crois mauvais juge en matière de scrupules ? C'est cela ?

ROGER

Je n'ai rien dit.

STÉPHANE

Peu importe. Ecoute, voici... Nous avons cru que ton mariage allait créer entre nous, disons le mot, un gouffre. Je me souviens d'une conversation en juin dernier...

ROGER

Oui.

STÉPHANE

Nous avons envisagé l'avenir, ce soir-là, avec une clairvoyance... que je juge aujourd'hui sévèrement.

ROGER

Je comprends mal.

STÉPHANE

Oui, parce que je ne trouve pas mes mots. Je veux dire... que nous ne devons pas accepter que ton mariage fasse de nous des étrangers.

ROGER

Il y a une logique des faits.

STÉPHANE

Voilà des mots qui m'étonnent de toi. Autrefois, tu ne les aurais pas prononcés. Je t'ai connu plus souple.

ROGER

Est-ce que cela veut être un éloge rétrospectif ? Comment ne comprends-tu pas que... nous ne pouvons plus...

STÉPHANE

Réponds d'abord à cette question. Est-ce que nous ne pouvons plus ? Est-ce que nous ne devons plus ?

ROGER

Cela revient au même. Je t'en supplie, n'ergotons pas... ta présence m'est pénible.

STÉPHANE (douloureusement)

Vraiment ?

ROGER (tout bas)

Oui.

STÉPHANE

Alors, plus rien ? Tout le passé évaporé, évanoui ? Mon petit Roger, pourquoi te raidir ainsi contre...

toi-même ? Tu n'es pas sincère, je sens bien que tout cela compte encore pour toi. Dans cette maison, dans cette chambre même, tout ce que rencontre ton regard...

ROGER

Je dois oublier tout cela.

STÉPHANE

Tu le dois, dis-tu ? Pourquoi ?

ROGER

Épargne-moi la peine d'entrer dans des explications superflues.

STÉPHANE

Enfin, c'est bien une sorte d'obligation : ce n'est pas... autre chose ?

ROGER

Que veux-tu dire ?

STÉPHANE

Cet été, nous pensions tous à toi, naturellement, et je cherchais à imaginer ce que tu pouvais éprouver à mon égard.

ROGER

Non, je t'en prie, ne parlons pas de cela.

STÉPHANE

Il y a donc bien tout de même autre chose.

ROGER (*ému*)

Cette curiosité est affreuse.

STÉPHANE

Oui, tout cela est douloureux et compliqué.

ROGER

Quel plaisir éprouves-tu à faire l'analyse de toute cette souffrance ? Oui, nous sommes unis, trop unis, et c'est ce qui m'est intolérable. Pourquoi me forces-tu à crier ces sentiments secrets ? Si tu savais... Mais non...

STÉPHANE

Si, mon petit, si, je devine. Comment ne comprends-tu pas que nous pouvons à volonté...

ROGER

À volonté... non, la volonté n'est pour rien là-dedans.

STÉPHANE

Ainsi, tu veux te laisser aller à ce sentiment confus ou il entre...

ROGER

Je ne veux rien. Je ne peux pas faire autrement.

STÉPHANE

Dire que c'est moi qui parle au nom de la sagesse !...

ROGER

Ce n'est pas de la vraie sagesse. Tout ce que tu fais fuir devant moi est impur et ambigu. Ces souvenirs exquis d'autrefois... je ne peux plus les supporter. Cette intimité que tu cherches à ressusciter... ah ! du moins la haine est propre !

STÉPHANE

Comme tu as peur de ne pas me détester suffisamment !

ROGER

J'ai tort de parler de haine. Mettons... oui, être des étrangers l'un pour l'autre. Cela suffit.

STÉPHANE

Tu te contentes de cela ?

ROGER

Oui.

STÉPHANE

Mais si ce n'est pas vrai ? Si cela ne peut pas être ? Nous ne pouvons pas être des étrangers l'un pour l'autre. Alors ? une comédie ?

ROGER

Il le faut.

STÉPHANE

Voilà que tu admetts de nouveau que c'est une obligation. Tu ne sais pas. Tu n'oses pas lire en toi.

ROGER

Nous avons trop longtemps pris plaisir à nous scruter.

STÉPHANE

Autrefois, tu voyais dans cet examen de conscience comme une toilette morale.

ROGER

Ai-je dit cela ? J'avais tort.

STÉPHANE

C'est qu'aujourd'hui cet examen te semble périlleux ; et alors... tu recules.

ROGER

A quel aven prétendis-tu me contraindre ?

STÉPHANE

Ce n'est pas de ton plein gré que tu veux rompre avec moi toute relation. Oh ! je n'incrimine personne. Non, mais enfin c'est un scrupule artificiel et contre lequel ton cœur au fond se révolte. *(Un silence)*

ROGER

Je ne puis te suivre sur ce terrain. Que c'ait été pour moi très cruel à certaines heures.

STÉPHANE

Tu en conviens.

ROGER

Il n'y a rien à en conclure.

STÉPHANE

Je ne suis pas de ton avis.

ROGER

J'ai compris, *(très vite)* du moment où j'ai résolu d'épouser Claire, que notre devoir absolu était de choisir, de nous simplifier.

STÉPHANE

Comme si on pouvait !

ROGER

Devoir... Nécessité... peu importe le mot. Ce n'est qu'une question de point de vue. L'engagement tacite que j'ai pris...

STÉPHANE

Tacite, vraiment ?

ROGER

N'est que plus sacré parce qu'elle ne m'a pas demandé de le prendre... Ah ! j'avais tout prévu, sauf cette obligation où je serais de t'expliquer ces choses évidentes.

STÉPHANE

Ton cœur saigne. Et si tu savais...

ROGER

Que veux-tu dire ?

STÉPHANE

Termine d'abord. Est-ce que ce n'est pas précieux que nous puissions parler ainsi librement, en dépit de ces forces brutales qui font tout pour nous séparer ? C'est une espèce de victoire, tu sais.

ROGER (*douloureusement*)

Je n'en suis pas sûr.

STÉPHANE

C'est bizarre, ce fond d'ascétisme qui persiste chez toi.

ROGER (*brusquement*)

Je t'en prie.

STÉPHANE

Quoi qu'il puisse arriver, nous aurons pu quelques minutes regarder en face sans vertige cet état de choses nouveau. Cela n'est possible, vois-tu, que grâce à ce long passé d'amitié et de musique... (*Roger fait un mouvement.*) Je voudrais au moins que tu puisses savourer sans remords cette trêve que la vie nous a ménagée...

ROGER

Je ne crois pas avoir encore été si malheureux.

STÉPHANE (*lui mettant la main sur l'épaule*)

Recueille-toi, et songe que rien ne peut être plus sacré que le passé. Seul il peut commander. Ce n'est qu'en lui que le fugitif devient l'éternel. Cette pensée est comme une mélodie. Celui qui l'a saisie, celui qui l'a retrouvée ne peut plus l'oublier. Et puis, d'ailleurs, nous ne devons pas ne penser qu'à nous. La mine de maman ne t'a pas frappé ?

ROGER

Si.

STÉPHANE

Je ne crois pas avoir le droit de te cacher plus longtemps que la crise qu'elle a eue il y a quatre ans à Pontresina s'est renouvelée cet été. Nous avons été... tourmentés.

ROGER

Et on ne m'en avait rien dit !

STÉPHANE

Elle s'y est formellement opposée.

ROGER

Alors ses yeux...

STÉPHANE

Oui, c'est à cause de cela. Elle doit lire le moins possible.

ROGER

Mon Dieu !... Qui avez-vous vu ?

STÉPHANE

Le docteur Broussin. Il ne faut pas que tu l'exagères la gravité de la chose. Cependant, tu comprends, certains ménagements sont indispensables.

ROGER

Que puis-je faire ?

STÉPHANE

Rien ne peut lui être plus pénible, et, par conséquent, rien ne peut lui faire plus de mal, un mal plus durable et plus profond, que de nous voir devenir... des étrangers l'un pour l'autre.

ROGER

Et tu me racontes tout cela tranquillement ?

STÉPHANE

Mon devoir est de t'éclairer sur les conséquences possibles de ta conduite.

ROGER

Quelle valeur aurait pour maman la comédie que tu me demandes de jouer ? Qu'y a-t-il de changé dans

notre situation réciproque ? D'ailleurs, je la connais ! Il ne se peut pas qu'elle attende cela de moi.

STÉPHANE

Est-ce une raison pour ne pas essayer ? Réfléchis

SCÈNE XII

LES MÊMES, MME MAZÈRES

MME MAZÈRES

Vous étiez seuls ?

ROGER

Oui.

STÉPHANE

Nous causions.

MME MAZÈRES (à Roger)

Pourquoi me regardes-tu comme cela ?

ROGER

Je regarde ta mine.

MME MAZÈRES

Je vais très bien, je t'assure. L'air de Meudon me réussit à merveille.

ROGER

Vous devriez rentrer à Paris le plus tard possible... Je pourrais tout de même m'arranger pour venir ici de temps à autre.

MME MAZÈRES

De mon côté... écoute, il faudra sûrement que j'aille à Paris ces jours-ci. Nous prendrons rendez-vous.

STÉPHANE

Pourquoi devras-tu aller à Paris ?

MME MAZÈRES

Pour voir la cousine Amélie. J'ai encore reçu d'elle ce matin une lettre désolée. Elle dit que tout le monde l'abandonne.

STÉPHANE

C'est pour elle un besoin de gémir et de récriminer. Fournis-lui l'occasion de se lamenter en n'allant pas la voir. Elle est assommante.

MME MAZÈRES

Tu exagères. Moi, elle ne m'ennuie pas. Nous revivons des souvenirs. (À Roger) Il faut croire que je vieillis, car il y a encore peu de temps, ces conversations m'étaient intolérables. Et puis, je la plains la pauvre femme. La solitude où elle vit est affreuse. Elle la supporte avec courage malgré tout. Moi à sa place, Dieu sait...

STÉPHANE

Que ferais-tu ?

MME MAZÈRES

Il faut être indulgent aux vieux, croyez-moi. Vieillir seul...

ROGER

Elle habite avec son beau-frère et sa nièce...

MME MAZÈRES

Elle n'en est pas moins seule pour cela... Être seul... Cela ne signifie pas qu'on n'a personne autour de soi ; au contraire peut-être. (Un silence.)

STÉPHANE

Il commence à faire nuit.

ROGER (brusquement)

Veux-tu chercher ton quatuor, Stéphane ?

STÉPHANE

Volontiers. Nous essaierons de jouer le troisième temps à quatre mains. Tu prendras la partie de piano, je réduirai le reste. (Il sort.)

MME MAZÈRES

Mon petit... j'ai eu si peur !

ROGER (allant à la porte)

Jean ! François ! On va faire de la musique !

MME MAZÈRES

Comment est-ce possible ? (Les enfants entrent, Stéphane les suit, il tient un cahier de musique.)

ROGER

Mes enfants, vous allez allumer les bougies. Pourquoi n'as-tu pas de lampe électrique au piano, Stéphane ?

STÉPHANE

Cela fait mal aux yeux. L'électricité ne donne pas une clarté musicale. D'ailleurs... On y voit toujours trop. Rappelle-toi nos improvisations à quatre mains dans l'obscurité. *(Les enfants allument chacun une bougie ; Stéphane déplie le cahier et montre à Roger.)* Tu vois : le thème de l'andante d'abord, rien qu'un rappel. Je compte le refaire aussi, l'andante.

ROGER

Ah !

STÉPHANE

Et puis une sorte d'introduction assez rapide dans laquelle le thème à cinq temps vient s'insérer. La mesure définitive ne commence que là. En fa dièse naturellement, l'unité tonale persiste.

JEAN *(à mi-voix)*

Cela va être beau. *(Les deux frères s'asseyent et commencent à jouer le scherzo.)*

ACTE QUATRIÈME

Quelques mois plus tard. Chez les Roger Mazères. Un salon. Ameublement sobre. Il est cinq heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, DOBIS *(elles sont assises et causent).*

CLAIRE

N'êtes-vous pas frappée de voir combien peu de musiciens ont su exprimer le bonheur ? Le bonheur humain, simplement.

DOBIS

Vous avez raison. C'est une observation qui ne s'était jamais présentée à mon esprit.

CLAIRE

Il y a eu pourtant des musiciens heureux : d'où vient que le bonheur ne trouve pour se chanter que des accents pathétiques ? Serait-ce que pour notre âme profonde le bonheur n'est qu'une aspiration, un au-delà ? Mais d'où vient alors que nous croyons quelquefois le posséder d'une manière durable ? Qu'est-ce que ces apparences dont quelque chose au fond de nous ne consent pas à être dupe ?

DORIS

Je ne sais... il y a longtemps que j'ai renoncé à réfléchir sur la musique.

CLAIRE

Vraiment ?

DORIS

C'est peut-être parce que la musique, à mon avis, n'a rien à dire qui puisse s'accorder avec la vie ; si on la traduisait en paroles... il n'y aurait personne pour la comprendre.

CLAIRE

Vous croyez ?

DORIS (*s'animant*)

J'ai souvent pensé que tout ce que l'homme s'est déshabitué de croire, ce pour quoi il n'a plus ni paroles ni respect — eh bien, que tout cela a pris comme sa revanche, vous comprenez, dans la musique. Est-ce qu'elle n'est pas comme l'immortalité de tout ce que nous croyons mort — mais qui ne meurt pas ?

CLAIRE

Vous appelez cela ne pas réfléchir ?

DORIS

C'est plutôt une sorte de rêve. Un philosophe rirait, je suppose.

CLAIRE

Ce n'est pas sûr... vous êtes attachante, Doris.

DORIS (*riant*).

Je vous ai bien déçu pour commencer.

CLAIRE

Vous ne m'avez pas plu tout de suite, c'est vrai... Mais quand je vous ai revue il y a quelques mois... on dirait qu'il faut être heureux pour vous apprécier.

DORIS

Ah ?

CLAIRE

Il y a trop de vie en vous, sans doute plus qu'on n'en peut supporter aux heures mauvaises.

DORIS

Je vous en prie, ne parlez pas ainsi.

CLAIRE

C'est depuis que je vous ai revue que j'ai recommencé à travailler mon piano. Malheureusement j'ai de mauvais doigts. Il n'y a rien à faire à cela.

DORIS

Vous jouez à quatre mains avec votre mari ?

CLAIRE

Cela nous arrive. Mais Roger est un musicien merveilleux, je ne sais pas si vous avez pu vous en ren-

dre compte, et moi je sabote tout. Alors je m'énerve, naturellement.

DORIS

Mais je suis sûre qu'il est patient.

CLAIRE

Il l'est à un point que vous ne pouvez soupçonner. Il fait semblant de ne pas entendre mes fausses notes, (*Soudain avec un accent passionné.*) Ah ! Doris, ne condamnez jamais la vie !

DORIS

M'avez-vous entendue la condamner ? Voilà qui m'étonnerait.

CLAIRE

Quand je pense qu'il y a eu des moments où je la jugeais mauvaise en bloc, injuste, absurde... Comment peut-on être aveugle à ce point ! Si vous vous doutez de tout ce qui peut se révéler, de la bonté exquise et grave de certaines natures !

DORIS (*gênée*).

Pourquoi nierais-je tout cela ?

CLAIRE

Après les expériences que j'avais faites...

DORIS

Ne faites pas allusion à ces expériences, n'est-ce pas ? Rappelez-vous que je connais celui qui fut votre mari, que j'ai pour lui de l'admiration et même de l'amitié.

CLAIRE

Je vous affirme que je pense à lui sans amertume. Oui, le bonheur a fait cela. Tenez, je vais vous dire

quelque chose qui vous surprendra. Hier, j'étais seule... j'ai retrouvé dans le fond de notre bibliothèque de musique ce nocturne en sol mineur qu'il a fait autrefois. Je l'ai rejoué. Et j'ai pensé... à lui... avec une sorte de pitié lointaine, celle qu'on éprouve pour ce qu'on a été soi-même il y a très longtemps.

DORIS

Pourquoi me racontez-vous cela ?

CLAIRE

Vous êtes trop musicienne pour ne pas comprendre, il me semble.

DORIS

Mais qu'est-ce que la pitié venait faire là ?

CLAIRE

Il me serait impossible de l'expliquer. La pensée de ce qui est révolu n'incite-t-elle pas toujours à la pitié ?

DORIS

Il est heureux.

CLAIRE

C'est un mot qui peut signifier tant de choses... Il y a un bonheur qu'il ne connaîtra jamais, je vous le garantis.

DORIS

Vous vous en réjouissez même, à ce qu'il semble.

CLAIRE

Il ne me paraît pas juste qu'il le connaît.

DORIS

Ainsi vous croyez qu'on n'a jamais que le bonheur auquel on a droit ? C'est curieux, moi, je ne pense

pas du tout comme cela. Et puis mériter, mériter, est-ce que cela veut dire quelque chose ? Ce n'est tout de même qu'un mot de maître d'école. La vie est autre chose qu'un palmarès. Sans cela, d'ailleurs...

CLAIRE

Achevez.

DORIS

Non, je vous choquerais probablement.

CLAIRE

Je ne me choque pas si facilement, vous savez.

DORIS

Oui, vous avez beaucoup changé. C'est évident. Eh bien ! si les mérites (*elle appuie sur le mot*) comptent tant que cela, je ne suis pas sûre que ce serait la peine de vivre. Je me rappelle que lorsque j'étais petite, rien ne me rendait plus triste que les histoires où les bons étaient toujours récompensés et les méchants toujours punis. Je trouvais cela si injuste. Parce que, n'est-ce pas, ou bien les méchants savaient qu'ils seraient châtiés, et alors je trouvais qu'ils avaient bien du courage de faire le mal quand même ; ou bien ils ne le savaient pas, et dans ce cas c'était vraiment laid de les prendre en traître.

CLAIRE

C'est un point de vue

DORIS

Même maintenant quand j'y songe, je crois que j'avais raison. Il n'y a encore que le hasard qui soit intelligent et équitable. La Société juge autrement. C'est bien naturel, vu que c'est son intérêt.

CLAIRE

Vous avez des côtés d'anarchiste, on dirait.

DORIS

C'est très possible. (*Un silence.*)

CLAIRE

Vous le voyez souvent ?

DORIS

Oui ? Ah ! oui... tous les vendredis. Il travaille en ce moment à une sonate pour piano et violon, et je suis même très fière parce qu'il m'a promis de me la dédier.

CLAIRE

Tiens, une sonate piano et violon ? Ce sera bien ?

DORIS

Magnifique. Je trouve que c'est admirable de voir comme son inspiration s'est élevée. Cela se sent déjà dans le nouveau troisième temps du quatuor. C'est comme un autre courant qui a passé.

CLAIRE

Ah ! oui ?

DORIS

Mais la sonate, alors... l'entrée, je l'appelle un hymne à la lumière. C'est toujours dans ces tons dièses qu'il aime. Il dit que cela exprime comme l'état d'innocence de l'âme.

CLAIRE

Et il vous a parlé de Van Lerberghe à propos de cela, je suppose ?

DORIS

Exactement.

CLAIRE

C'est bien cela. *(Un silence.)*

DORIS

Quand vous connaîtrez cette sonate... car vous la connaîtrez, je suppose ?

CLAIRE

Mais pourquoi pas ?

DORIS

Ce n'est pas possible que vous ne trouviez pas cela beau. C'est au-dessus de toutes les querelles... *(Claire a un mouvement.)* Oh ! d'ailleurs, je vois bien maintenant que vous avez l'esprit plus large que je ne le croyais autrefois.

CLAIRE *(d'un ton ambigu)*

Je vous remercie beaucoup de ce compliment.

DORIS

Et l'andante de la sonate ! Il n'y a encore que quelques mesures, mais si simples, si belles. Un paysage de plaine coupé de rivières et de canaux, voilà ce que je me figure quand je les entends.

CLAIRE

Votre pays ?

DORIS

Bien sûr. De quoi la musique nous parlerait-elle, sinon de notre pays ? Et ce n'est plus comme dans le quatuor. Tout ce développement que M. Neyrol n'aimait pas, disparaît. C'est simple, c'est lumineux. Il n'y a plus que le nécessaire. J'aimerais savoir

ce qu'en pense votre mari : il était chez votre belle-mère l'autre jour quand nous avons joué la première partie.

CLAIRE *(très troublée)*

Ah !... Et qu'a-t-il dit ?

DORIS

Il est toujours très silencieux, n'est-ce pas, quand on fait de la musique.

CLAIRE

Où... Vous le voyez souvent chez ma belle-mère ?

DORIS

Depuis que Mme Mazères ne peut presque plus lire, elle nous demande de venir jouer chez elle régulièrement. Et votre mari est là quelquefois.

CLAIRE

Il aime tenir compagnie à sa mère, en effet. Ma belle-sœur... Je vous demande pardon, je ne sais plus ce que je disais.

DORIS

Vous paraîsez avoir mal.

CLAIRE

Un peu de névralgie. Ma belle-sœur n'est pas une ressource pour elle, et quant à mon beau-père, n'en parlons pas.

DORIS

Il a surtout l'air très irritable. *(Un silence.)* Maintenant il faut dire que cette situation doit lui être

si pénible... Ce que j'admire, voyez-vous, c'est que de tous ces heurts, de toutes ces difficultés...

CLAIRE (*avec âpreté*)

Vous allez encore me faire un compliment, je vois cela.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROGER

CLAIRE (*nerveuse*)

Tu rentres de bonne heure.

ROGER, *un peu nerveux aussi*.

Tu sais bien que nous n'avons pas séance le mardi.

CLAIRE

C'est vrai, j'oubliais.

ROGER (*à Doris*)

Eh bien, Mademoiselle, avez-vous pris une détermination pour votre concert ?

DORIS

Non, je ne suis pas pressée de me produire. Votre frère désirerait que j'attende que sa sonate fût terminée.

ROGER

Ah ! (*Claire le regarde.*)

DORIS

C'est beau, n'est-ce pas, ce que nous avons joué l'autre jour ?

ROGER

Oui, c'est bien.

CLAIRE (*nerveuse*)

Mon Dieu !

DORIS (*à Claire*)

Vous verrez.

CLAIRE

C'est bon, je vous crois sur parole.

DORIS

Allons, je vous quitte. (*À Roger.*) À un de ces jours, cher monsieur. (*Claire l'accompagne dans l'antichambre et revient aussitôt.*)

SCÈNE III

CLAIRE, ROGER

CLAIRE (*prenant sur elle, très affectueusement*)
Je te trouve l'air fatigué.

ROGER

Mais non, je t'assure.

CLAIRE

Tu veilles trop tard. En as-tu fini avec ce gros dossier d'hier ?

ROGER

Non, chérie.

CLAIRE

Alors je ne t'aurai pas du tout à moi ? Ce sera comme tous ces jours derniers ?

ROGER

Je le crains.

CLAIRE

J'avais justement travaillé la soirée de Magdard que tu aimes — tu sais.

ROGER

Ce sera pour une autre fois.

CLAIRE

Soit dit sans reproche, tu es plus souvent avec ta mère qu'avec moi.

ROGER

Faut-il te rappeler que maman ne va pas bien du tout et a besoin qu'on la distraie ?

CLAIRE

Les jours où l'on fait de la musique chez elle, je ne vois pas que ta présence soit si nécessaire... Il ne faut pas m'en vouloir de ce que je te dis là, cela me peine vraiment de te voir aussi peu...

ROGER

Oui, c'est très gentil.

CLAIRE

Et puis — tu sais que je ne peux pas supporter de te dissimuler ce que je pense — pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu rencontrais souvent ton frère ?

ROGER

Est-ce qu'au fond cela n'allait pas sans dire ? Chez maman...

CLAIRE

Naturellement, je n'ai jamais pensé que tu le fuyais. Mais justement en ne me disant rien tu avais l'air d'accorder à la chose une importance... qu'elle n'avait en effet peut-être pas.

ROGER

Reconnais que c'est bien tiré par les cheveux.

CLAIRE

Non, c'est simple. Ecoute. En ne me racontant pas très simplement, très franchement, que vous vous rencontriez chez ta mère, c'est un peu — j'exagère, je le sais — un mensonge que tu commettais.

ROGER

C'est énorme, que veux-tu, ce que tu dis là. Je n'avais vraiment pas besoin d'aller t'en parler. Il était même d'un tact élémentaire...

CLAIRE

Tu as trop de tact, je te l'ai déjà dit souvent. Une personne malveillante pourrait soutenir que le tact, à ce degré, ressemble à de l'hypocrisie. Ne te fâche pas, mon chéri, je t'en prie. J'avais cela sur le cœur.

et, je te le répète, je ne puis me résoudre à ne pas te dire tout ce que je pense.

ROGER

Ne crois-tu pas cependant qu'il y a des remarques qu'il est préférable de garder pour soi, puisqu'elles risquent de peiner, et qu'en somme elles n'ont pas d'objet précis ?

CLAIRE

Du moment où l'on ne peut plus tout se dire, il n'y a plus de véritable intimité.

ROGER

Eh bien ! je n'en suis pas tout à fait sûr. Je crois, moi, qu'il y a une certaine retenue qui ne nuit pas à l'intimité... au contraire. Il nous passe par la tête à chaque instant une foule d'idées ou, plutôt, d'impressions qui ne reflètent vraiment rien de nous-mêmes. Serait-ce être sincère que de les communiquer ? Mais non. Notre interlocuteur a toutes les chances de leur attribuer une valeur, un sens, une gravité qu'elles n'ont pas.

CLAIRE

Je te dispense de continuer. Je constate avec tristesse que nous ne pensons pas de même.

ROGER

Pourquoi avec tristesse ? Quelle exagération toujours !

CLAIRE

Avec ce principe on s'arrêtera-t-on sur la voie des réticences ?

ROGER

C'est une question de doigté bien évidemment.

CLAIRE

On peut excuser ainsi toutes les dissimulations.

ROGER (*impatience*)

Soit.

CLAIRE

D'ailleurs... tu avais quelque chose quand tu es rentré.

ROGER

C'est possible. Mais tes exigences en matière de sincérité ne m'empêcheront pas de te taire l'impression assez pénible, je le reconnais, sous le coup de laquelle je me trouvais.

CLAIRE (*bouleversée*)

Alors nous allons passer toute cette soirée en tête-à-tête sans que je sache ce que tu as sur le cœur.

ROGER

Puisque j'ai à travailler.

CLAIRE

Sans que...

ROGER

Cela n'a aucune importance réelle. N'insiste pas davantage.

CLAIRE

Pourquoi éveiller en moi des craintes si tu ne veux rien en dire ? Comme c'est mal ! Il fallait au moins

mentir tout-à-fait. Maintenant que tu as reconnu...

ROGER

Tu tournes tout au tragique.

CLAIRE

On dirait que tu prends plaisir à me tourmenter. Tu escomptais mon insistance.

ROGER

Vraiment ? Tu crois ?... Je t'assure que je n'ai pas le temps d'écouter tes doléances et de réfuter tes assertions. (Il se lève.) J'ai vraiment un meilleur emploi de mon temps.

CLAIRE

Alors toi aussi ?

ROGER

Quoi ?

CLAIRE

Les hommes sont tous les mêmes décidément.

ROGER

Tu tiens à m'imposer l'image du passé.

CLAIRE

Ce n'est pas ma faute s'il revit pour moi si fortement.

ROGER

Et moi est-ce ma faute si...

CLAIRE

Achève.

ROGER

Eh bien ! si je m'explique mieux ce qui s'est passé autrefois en voyant ce que tu peux être à certains moments.

CLAIRE

Oh ! (Un silence.)

ROGER (à voix basse)

Pardon, Claire.

CLAIRE

Non, c'est moi qui... Ah ! que veux-tu, c'est que tu es tout pour moi ; je ne puis supporter l'idée que je ne partage pas... toutes les pensées, tous les soucis. Oui, je me rends compte, il est probable que pour un homme ce n'est pas la même chose, et qu'il réserve toujours une part de lui-même.

ROGER

Mais non, je n'ai pas dit cela.

CLAIRE

Si, si, j'ai bien compris... Ah ! je t'en prie, ne me garde pas rancune de ce que je t'ai dit. Moi, de mon côté, je te promets... Je sais ce qu'il reste quelquefois d'amertume, après des paroles comme celles que nous avons échangées...

ROGER

Oui.

CLAIRE

Et un jour on a l'affreuse surprise de découvrir qu'on n'est plus les mêmes.

ROGER

Ma chérie, je préférerais que tu ne fisses pas montre de toute cette expérience des dissensions conjugaux.

CLAIRE

Comme c'est méchant ce que tu dis là ! Toi qui parles de tact...

ROGER

Tu affirmais tout à l'heure que là où la franchise n'est pas entière et réciproque il n'y a pas d'intimité.

CLAIRE

Alors, c'est réel ? Tu m'en veux ? Tu es malheureux ?

ROGER

Vois-tu, il arrive que l'étrangeté de notre situation me pèse.

CLAIRE

Ce n'est pas digne de toi.

ROGER

Tu trouves, vraiment ?

CLAIRE

Ah ! c'est parce que tu l'as revu ! Tu vois, tu n'aurais pas dû...

ROGER

Réfléchis à ce que tu viens de dire.

CLAIRE

Quoi ?

ROGER

Cela ne te paraît pas un peu... singulier, cette prétention de m'accaparer ?

CLAIRE

Il n'est pas question de cela. Mais... tu ne devrais pas pouvoir supporter sa vue. Non, tu ne devrais pas.

ROGER

Et si en fait je puis la supporter ? Voyons, si même j'ai gardé pour lui...

CLAIRE

Tais-toi. C'est peut-être naturel, mais je ne puis l'entendre.

ROGER

Et la sincérité envers soi-même ? Qu'en fais-tu ?

CLAIRE

C'est trop cruel. Oui, je suis peut-être lâche. Mais je ne pourrai plus croire que tu m'aimes si je sais que tu tiens encore à lui. Seulement m'aimes-tu vraiment ? *(Lui prenant les mains.)* Comment le savoir ? Les mots n'ont pas le même sens. Que valent les assurances qu'ils peuvent nous donner ? Cependant il n'y en a pas d'autres. Le reste... Les autres témoignages... *(Elle est prise d'une sorte de tremblement convulsif.)*

ROGER

Claire !

CLAIRE

Moi je sais bien que je t'aime. Je sais ce que c'est pour moi de te regarder, de t'avoir là... Tu es bon. Et je ne suis peut-être qu'une mauvaise femme, qui n'a pas su se faire aimer. Une pauvre femme. Oui, Roger, une pauvre femme. Continue à me donner ta pitié, au moins, puisque tu ne m'as jamais donné autre chose, sans doute. Et puis, tu as raison. Il vaut mieux ne pas interroger. On ne sait tout de même pas. C'est l'inconnu.

ROGER

Ma pauvre chérie, j'ai d'horribles remords. C'est moi qui ai dû être très méchant. Mais aussi pour quoi ces reproches ?

CLAIRE

J'ai compris : à l'avenir il faudra que je me surveille, que je te ménage.

ROGER

Non, j'aurais dû accepter tes plaintes, me rendre compte de ce qu'il y a pour toi de pénible... Oh ! d'ailleurs, la première fois...

CLAIRE

Mais, tu as eu tout de même des scrupules ?

ROGER *(sans répondre)*

Mais rentrer avec sa préoccupation pour trouver... cela, que veux-tu ? c'est un peu dur.

CLAIRE

Si tu me l'avais dite, au moins, cette préoccupation !

ROGER

Ta manière d'être ne m'encourageait pas à te la confier.

CLAIRE

Alors j'ai été odieuse ?

ROGER

Tu as vraiment exagéré. Mais c'est oublié. Il ne restera rien en moi de ce que tu redoutes. Si un jour un peu de tristesse me prend au souvenir de cette

discussion, je te le dirai tout de suite. Et nous nous arrangerons pour que cela se passe bien vite. Tiens, nous... *(Il n'achève pas.)*

CLAIRE

Quoi ?

ROGER

Non, ce n'était pas une bonne idée.

CLAIRE

Dis tout de même.

ROGER

J'allais dire : nous jouerons cette belle sonate de Magnard que tu as travaillée.

CLAIRE

Pourquoi n'est-ce pas une bonne idée ?

ROGER

La musique t'énervé quelquefois.

CLAIRE

Mais non, je t'assure. *(Un silence.)*

LA FEMME DE CHAMBRE *(entrant)*

M. Delcroix désirerait dire un mot à monsieur.

ROGER *(surpris)*

Georges ? Que me veut-il ?

CLAIRE

Je te laisse avec lui. Je n'ai aucune envie de le voir.

ROGER (*à la femme de chambre*).

Faites entrer M. Delcroix. (*Claire sort : la femme de chambre introduit Georges.*)

SCÈNE IV

GEORGES, ROGER

ROGER (*lui tendant la main*).

Qu'y a-t-il ? Marie-Thérèse n'est pas malade ? Les enfants...

GEORGES

Non, non, rassure-toi. J'avais un mot à te dire, assez important. Et chez ta mère on ne se voit pas tranquillement. Alors...

ROGER

Je t'écoute.

GEORGES (*un peu gêné*)

Il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vais te dire ; nous avons longuement hésité, Marie-Thérèse et moi...

ROGER

Ah ! Marie-Thérèse est au courant ?

GEORGES

C'est même elle qui... il faut te dire qu'elle est rentrée hier complètement bouleversée. Elle n'a pas

fermé l'œil de la nuit. Et c'est elle qui a insisté pour que je te parle...

ROGER

Quel est ce mystère ? Pourquoi t'abrites-tu derrière ta femme ?

GEORGES

Je t'en prie. Non, mais n'est-ce pas... c'est que tu serais peut-être en droit de te formaliser de ce que tu risques de regarder...

ROGER

Que de mots, mon Dieu !

GEORGES

Comme une ingérence. Voici : Marie-Thérèse a été hier à une vente ; il y avait là la femme de ton président de section qui causait avec Mme Delaporte ; ni l'une ni l'autre ne connaissent Marie-Thérèse. Et alors... ces dames parlaient de toi.

ROGER

Que disaient-elles ?

GEORGES

Il paraît que Mme Ravoirs a dit que son mari l'appréciait beaucoup ; mais qu'il déplorait... eh bien, ton mariage, et comme Mme Delaporte la questionnait : « Mais oui, vous ne savez pas... je te demande pardon... » vous ne savez pas qu'il a été l'amant de sa belle-sœur ? La femme du musicien. Celui-ci a été grand et généreux, il a divorcé en se faisant attribuer tous les torts, et les deux amoureux se sont épousés. — Que voulez-vous ? a-t-elle ajouté, mon mari estime que ce ne sont pas des moeurs, et qu'on ne peut recevoir de pareilles gens chez soi. Il craint même que cette triste aventure ne nuise à une carrière qui promettait d'être très belle. » Voilà. Nous avons cru qu'il était de notre devoir de t'avertir.

ROGER

Enfin, voyons, qu'est-ce que tout cela signifie ? Ou veux-tu en venir ?

GEORGES

Tu sais comme je suis, moi, j'estime qu'il faut regarder les choses en face. Il y a là une interprétation contre laquelle il faut que vous soyez en garde.

ROGER

Je ne me doute pas de ce que cette phrase peut vouloir dire.

GEORGES

Il y a là un état de fait...

ROGER

Mettions un état d'opinion, ce qui est tout de même un peu différent.

GEORGES

Ne jouons pas sur les mots. Cette situation peut avoir pour toi, pour ton avenir...

ROGER

Merci de t'en préoccuper à ce point.

GEORGES

Les suites les plus graves. Je ne vois pas pourquoi on ne chercherait pas le moyen d'y remédier.

ROGER

Et comment cela ?

GEORGES

Tu me connais : je ne suis pas de ceux qui se croient les bras devant ce qu'ils appellent l'inévitable. Je suis un homme d'action.

ROGER

Et alors que proposes-tu ?

GEORGES (*embarrassé*)

Cela, je n'en sais rien, c'est à voir.

ROGER

Il n'y a pourtant que cela qui importe.

GEORGES

Tout ce que j'affirme, c'est qu'on n'a pas le droit...

ROGER

Oui, mais cela n'a aucun intérêt, qu'on ait le droit ou qu'on n'ait pas le droit. Que proposes-tu ? Rien : parce qu'on ne peut rien contre la calomnie. Tu n'as pas résisté à la tentation de venir faire l'important.

GEORGES

Les choses se passent comme je le prévoyais : j'avais bien dit à Marie-Thérèse...

ROGER

Et puis écoute, Georges, sois sincère, ce n'est pas uniquement à cause de moi. Votre crainte, à Marie-Thérèse et à toi, c'est que quelque chose ne vienne à jaillir sur vous.

GEORGES

Il est certain que...

ROGER

Allons, tu en conviens.

GEORGES

Il n'y a rien là dont je rougis. Et puis du reste il y a la famille tout entière à laquelle nous appartenons.

ROGER

Non, je t'en prie, cela c'est ridicule.

GEORGES

Tu trouves ? Décidément...

ROGER

Cela vous est désagréable pour vous, pour les enfants peut-être... Oui, oui, je vois maintenant... Seulement concède que cela diminue un peu le prix qu'il convient que j'attache à cette communication.

GEORGES

Cette espèce d'ironie froide est vraiment curieuse sur un pareil sujet.

ROGER

J'aurais dû pâlir, perdre mon calme, crier peut-être ! Non, c'est de l'enfantillage. Crois-tu vraiment que je n'avais jamais envisagé la possibilité de cette interprétation ? J'irai plus loin. Au fond, il était inévitable que les mauvaises langues disent cela. Et j'ai tout pesé.

GEORGES

Pesé ! tu as des mots... Eh bien, permets-moi de trouver que vous n'avez peut-être pas pesé à une balance très exacte. Car enfin, vous pouvez avoir des enfants...

SCÈNE V

LES MÊMES. CLAIRE, entrant brusquement.

CLAIRE (*sans tendre la main à Georges*)

Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui vous amène ici, Georges ?

ROGER

Georges avait un mot à me dire. Rien de très important.

GEORGES

Permetts-moi de te dire...

ROGER

Encore une autorisation à te donner !

GEORGES

Tu assumes une responsabilité réelle en ne mettant pas ta femme au courant.

ROGER

Mon cher, je sais ce que j'ai à faire.

CLAIRE

De quoi peut-il s'agir ?

GEORGES

Ce n'est pas précisément grave, mais cela mérite incontestablement d'être pris en considération.

CLAIRE (*très sèchement*)

C'est à Roger d'apprécier si ce que vous lui avez dit vaut vraiment la peine de m'être répété.

GEORGES

Charmant.

CLAIRE

À propos, vous ferez bien de mener Marie-Thérèse chez un oculiste. J'en connais un excellent dont je puis vous donner l'adresse.

GEORGES

Qu'est-ce que cela signifie ?

CLAIRE

Sa myopie...

GEORGES

Marie-Thérèse myope ?... allons donc !

CLAIRE

Sa myopie prend des proportions inquiétantes. Je l'ai rencontrée tantôt, elle était avec une amie, et elle ne m'a pas vu.

GEORGES

Quelle idée ? Vous voulez dire...

CLAIRE

Cela n'a aucune importance. Mais il ne faut jamais paraître dupe. Vous avez encore à causer ?

ROGER (*à Georges sur un ton plus cordial*)

Tu n'avais rien d'autre à me dire ?

GEORGES

Non.

ROGER

Je te remercie en tous cas de m'avoir prévenu. Il vaut toujours mieux savoir. Mais pratiquement je ne vois pas trop comment il me serait possible de tenir compte de ce que tu m'as dit. (*Il reconduit Georges et revient aussitôt.*)

SCÈNE VI

CLAIRE, ROGER

ROGER

Je t'avoue que je trouve ta manière d'être assez singulière, et c'est même ce qui m'a poussé à me montrer plus aimable que je ne l'aurais d'abord voulu.

CLAIRE

Par exemple !

ROGER

Cette entrée en coup de vent...

CLAIRE

Je suis chez moi et ne puis tolérer que des étrangers...

ROGER

Il aurait été plus digne de ne pas te montrer.

CLAIRE

Avec de pareils butors...

ROGER

Je ne suis pas suspect de partialité pour Georges, mais ce n'est pas un butor.

CLAIRE

Toujours est-il que je n'admets pas...

ROGER

Tu abuses de ce mot.

CLAIRE

Quand donc l'ai-je prononcé ?

ROGER

Je n'en sais rien, mais c'est un mot qui me fait penser à toi aussitôt qu'on le prononce devant moi. Admettre, tolérer : voilà des mots qui te sont trop familiers.

CLAIRE

Tu es vraiment gentil de prendre la peine d'en dresser la liste. Roger, je ne veux pas me fâcher, je t'assure... je ne veux pas. Mais qu'est-ce que cet individu est venu faire ici ? Je suis sûre que c'était contre moi. Je le sens, ta famille cherche à te monter la tête. Oh ! il y a longtemps que je m'en doute.

ROGER

Ne dis pas de bêtises. C'est toi qui t'excites en ce moment. Ce n'est pas digne de toi. Non, Georges a cru devoir me signaler que des bruits fâcheux, infâmes même, courent sur notre compte.

CLAIRE

Quels bruits ?

ROGER

Tu ne devines pas ?

CLAIRE

Non. Parle, j'ai horreur de ces rébus.

ROGER

Eh bien, on est disposé, mettons à intervertir l'ordre réel des faits.

CLAIRE

Comment ?... Oh ! c'est dégoûtant.

ROGER

Tu n'avais jamais songé qu'on dirait cela ?

CLAIRE

Je n'en sais rien. Oh ! *(Les larmes lui montent aux yeux.)*

ROGER

Embrasse-moi, ma chérie. Qu'importe après tout ?

CLAIRE

Tout de même... Non, c'est vrai, il faut être au-dessus de ces infamies. Il n'y a que la vérité qui compte.

ROGER

Mais oui.

CLAIRE

Cet animal a dû éprouver une espèce de plaisir à te raconter cela.

ROGER

Quelle idée !

CLAIRE

Au fait, il doit avoir peur que cela ne salisse indirectement sa précieuse Marie-Thérèse et ses merveilles d'enfants.

ROGER

Claire !

CLAIRE

Tu les juges, n'est-ce pas ?

ROGER

C'est le mariage qui a fait de Marie-Thérèse quelque chose de si médiocre.

CLAIRE

Permetts-moi de n'en rien croire. Le mariage ne fait que révéler le fond des natures.

ROGER

Quoi qu'il en soit, les petits sont gentils.

CLAIRE

C'est possible, mais que veux-tu qu'ils deviennent avec de tels parents ?

ROGER

Tu exagères.

CLAIRE

Je n'ai jamais varié. Je me rappelle ma première impression rue Murillo.

ROGER

Je t'en prie, ne parlons pas de la rue Murillo.

CLAIRE

Tu es trop susceptible. La moindre allusion... Nous ne sommes pas braves, ou plutôt toi tu n'es pas brave. Il n'y a rien dans le passé dont nous ayons à rougir — et il vaudrait vraiment mieux le regarder en face. Rien ne peut être plus dangereux pour notre intimité réelle que ce jeu de cache-cache.

ROGER

C'est la discussion de tout à l'heure qui recommence. Je prétends, moi, qu'il y a un pacte entre nous.

CLAIRE

Quel pacte ?

ROGER

Oh, ce n'est pas un pacte écrit.

CLAIRE

Je ne comprends pas.

ROGER

L'engagement tacite d'oublier — ou de faire semblant. Et alors toute cette comédie de sincérité... comme si nous pouvions ! Je sais : comédie inconsciente. Tout de même il faudrait lire en soi.

CLAIRE

Enfin, bien se rendre compte qu'on ment.

ROGER

Encore un de ces mots simplistes et un peu injurieux qui te sont chers, à ce qu'il semble. N'as-tu

donc jamais compris ce qu'exigeait la logique même de notre situation ?

CLAIRE

Quand m'as-tu rien dit de semblable ?

ROGER

Il te faut des formules alors — comme si les formules ne travestissent pas.

CLAIRE

J'ai besoin de voir les choses en face.

ROGER

Clarté trompeuse que celle des paroles !

CLAIRE

C'est la seule qu'il soit donné à deux cœurs de contempler à la fois. Le reste est mensonge. L'inexprimé... c'est bon pour les faibles. Et puis, d'ailleurs... tu n'es plus le même, voilà la vérité.

ROGER

Au fond, nous revendiquons tous deux le droit d'être sincères... nous devrions nous entendre, et c'est pourtant cela qui nous sépare. On dirait que ce mot n'a pas le même sens pour nous. Je commence à croire que pour une femme la sincérité n'est jamais qu'une arme. Tu espères étouffer un état d'esprit en réclamant qu'il se formule — parce que tu sais bien qu'il ne le peut pas. Tu spéculas sur la pudeur qui lui interdit de se traduire en mots.

CLAIRE

Je ne saisais qu'une chose, c'est que tu cherches à me faire du mal. Oh ! tu y réussis.

ROGER

Voilà une remarque qui ne contribuera guère à me faciliter la tâche.

CLAIRE

Quelle tâche ?

ROGER

Je croyais que tu me demandais de te dire ma pensée sans détours. Mais au fond tu redoutes la clarté. Ces reproches me le démontrent.

CLAIRE

A quoi peut tendre tout cela ? (Un silence).

ROGER

Il ne faut pas nous leurrer. Il est grave que sur notre mariage puisse planer l'interprétation que je t'ai dite. Je m'étonne que tu acceptes aussi facilement que d'honnêtes gens nous taxent de....

CLAIRE (l'interrompant)

Je t'aurais cru indifférent à ces calomnies.

ROGER

Ceux qui nous accusent sont de bonne foi.

CLAIRE

Et après ?

ROGER

La chose me serait moins pénible si je te voyais t'en préoccuper davantage.

CLAIRE

Ah ?

ROGER

Ton indifférence n'est pas du stoïcisme : je ne pourrais l'admettre que si vraiment tu avais des raisons de supposer que ces calomnies me laissent également insensible.

CLAIRE

Tu fais en sorte que je n'ignore rien de l'émotion qu'elles te causent : rassure-toi.

ROGER

Tiens, tout à l'heure... c'est même ce qui m'avait mis de méchante humeur... j'ai trouvé un mot des Pelletier qui m'invitent à dîner pour mercredi. Tu n'es pas mentionnée.

CLAIRE

Eh bien, tu refuses, je suppose ?

ROGER

Je dirai que nous regrettons, mais que nous ne sommes pas libres.

CLAIRE

Parfait.

ROGER

La chose n'a pas grande importance par elle-même, je l'accorde. Mais enfin, il n'y a pas que nous. Pour nos enfants, Claire, songe...

CLAIRE (*tristement*)

Je commence à avoir si peur que nous n'en ayons jamais.

ROGER

Pourquoi ?

CLAIRE

Tu as pâlî.

ROGER

Quelle raison peux-tu avoir de croire cela ?

CLAIRE

Je ne sais... Quand je pense à l'avenir, quand je cherche à me le représenter, je ne vois jamais que nous deux, tout seuls.

ROGER

C'est puéril.

CLAIRE

Tu ne peux supporter cette pensée ?

ROGER

C'est vrai... je ne peux pas.

CLAIRE

Et moi, t'imagines-tu donc que... Ah ! mais tout de même ce n'est pas la même chose. Pour toi n'avoir pas d'enfants c'est toute ta vie manquée... avortant... n'est-ce pas ? Dis.

ROGER

Comprends, Claire, je me sens tellement incomplet, tellement inachevé... Que suis-je ? je me le suis demandé souvent avec angoisse, et je n'ai pas trouvé de réponse. Je disparaîtrais aujourd'hui : que penserait-on de moi ? Quelle image tracerait-on de ce visage incertain ? Alors... perdre tout espoir de se retrouver en un autre, réalisé : de découvrir en lui sa propre vérité enfin tirée de soi. Je ne trouve pas les mots qu'il faudrait pour exprimer ce que je veux dire. Et c'est si profond en moi, Claire, cette pensée, ce désir d'être enfin — en un autre.

CLAIRE

Quelle chimère ! Pourquoi compter trouver en ce qui naîtra de nous cette ressemblance intelligente ?

ROGER

Ce n'est pas une ressemblance, et tu ne saisis pas.

CLAIRE

Mais si : seulement...

ROGER

Pour ceux qui n'ont ni la religion, ni la possibilité de créer — existe-t-il une autre foi que celle-là ?

CLAIRE

Comme je te suffis peu ! comme elle éclate au grand jour, ta déception !

ROGER

Qu'est-ce qu'un bonheur stérile ! demandais-tu autrefois — et tu condamnais.

CLAIRE

Ne serait-ce pas la sagesse de nous contenter de ce que la vie nous donne ?

ROGER

Je t'ai connue moins résignée : il me semble que je te suffis trop.

CLAIRE

Comme c'est bien un mot d'homme ! Quelle femme dirait cela ?... Faut-il que tu souffres pour parler si cruellement !

ROGER *(suit sa pensée)*

Créer, Claire ! l'artiste... imagine ce que ce peut être d'arracher de soi une pensée et de la voir là, sous ses yeux, prendre vie et devenir une personne ! *(Il va au piano et commence à jouer quelque chose par cœur d'une façon un peu idionnante.)*

CLAIRE

Qu'est-ce que c'est que tu joues ? *(Il ne répond pas.)* Mais qu'est-ce que c'est ?... C'est beau... qu'est-ce que c'est, Roger ?

ROGER

C'est l'andante du quatuor en fa dièse ; il l'a complètement refait. *(Claire se rapproche, il continue à jouer, elle se tient derrière lui, toute droite, les yeux fixes.)*

ACTE CINQUIÈME

*Trois mois après.
Chez M. et Mme Mazères, à Paris.
Un petit salon.*

SCÈNE PREMIÈRE

MME MAZÈRES, STÉPHANE

MME MAZÈRES

Eh bien ! il paraît que tu as été content ?

STÉPHANE

Que t'a dit Roger ?

MME MAZÈRES

Il ne m'a guère parlé, je ne l'ai vu qu'un instant
après déjeuner.

STÉPHANE

Comme je regrette que tu n'aies pas été là, ma-
mon !

MME MAZÈRES

Tu sais bien qu'au fond je ne comprends guère la musique moderne ; et puis vraiment les sorties du soir sont tout-à-fait contre-indiquées pour moi.

STÉPHANE

Si tu savais ce que j'ai éprouvé à entendre le quatuor sous sa forme définitive, et joué comme il doit être joué !

MME MAZÈRES

Assurément, cela a dû être une grosse satisfaction pour toi.

STÉPHANE

Bien mieux que cela — autre chose surtout. J'ai senti que tout ce qui vaut dans ma vie, ce que j'ai pu connaître de joie et de souffrance vraie, est enfin là absolument réel pour quiconque sait entendre. Mon histoire — notre histoire — mais hors du temps, purifiée, et telle qu'elle serait pour Dieu.

MME MAZÈRES

Stéphane !

STÉPHANE

Ne te scandalise pas, maman. Tandis que j'écoutais, je ne puis te dire ce qui se passait en moi, cette délivrance ; je ne regardais pas dans tout ce passé imparfait comme dans la vie d'un autre ; non, tout cela restait mien. J'étais au-delà, cependant ; plus haut.

MME MAZÈRES

C'est bien difficile à comprendre pour moi.

STÉPHANE

Pent-être l'œuvre où une vie se résume et se sublime peut-elle seule lui conférer l'absolution... Oui, je crois cela.

MME MAZÈRES

Je connais, L'art qui justifie. Ce n'est tout de même qu'un triste lieu commun.

STÉPHANE

Non, il me semble que c'est une expérience. Et c'est nouveau dans ma vie.

MME MAZÈRES

Ah ?

STÉPHANE

Comme tu es sceptique et méfiante ! Si je te disais... qu'il y a quelque chose de changé dans mon existence depuis hier.

MME MAZÈRES

Je ne te demande rien. Ne me dis même pas si c'est quelque chose en plus ou quelque chose en moins. Tu as raison, je n'ai pas confiance. Le passé est lourd. (Un silence.)

STÉPHANE

Ecoute une chose étrange.

MME MAZÈRES

Quoi ?

STÉPHANE

C'est à peine croyable.

MME MAZÈRES

Peut-être vaudrait-il mieux ne rien me dire.

STÉPHANE

Comme tu as peur !

MME MAZÈRES

C'est que je ne supporte plus grand'chose, vois-tu.

STÉPHANE

Claire était au concert hier.

MME MAZÈRES

Que me dis-tu ?

STÉPHANE

J'en suis certain.

MME MAZÈRES

Avec Roger ?

STÉPHANE

Non, seule... je l'ai aperçue tout en haut au second rang.

MME MAZÈRES

Qu'est-ce que cela peut signifier ?

STÉPHANE

Une curiosité sans doute. Après tout, l'art n'a rien à voir... avec le passé.

MME MAZÈRES

Allons donc ! cela t'étonne autant que moi. Ah ! je ne sais, mais je ne puis m'empêcher de craindre...

STÉPHANE

Quoi ?

MME MAZÈRES

C'est impossible à formuler. N'as-tu pas remarqué — puisque vous vous rencontrez souvent depuis quelque temps, — que Roger est autre : réticent, un peu mystérieux ?

STÉPHANE

Nous l'avons déjà vu ainsi. Et puis quel rapport ?

MME MAZÈRES

Aucun. Mais cette situation est sans issue. Il me semble que je suis encore plus malheureuse depuis que vous ne vous évitez plus.

STÉPHANE

Qu'aurais-tu souhaité ?

MME MAZÈRES

Je ne sais. De vous trois c'est Claire que j'estimais le plus, il me semble, à certains moments — et là voilà peut-être défaillante !

STÉPHANE

Quel mot singulier !

MME MAZÈRES

Personne ne me comprend. Moi-même je... ah ! les choses ne s'arrangent pas, vois-tu. La vie se venge. On ne bâtit rien sur le mensonge. Et cette espèce d'intimité entre vous, qu'y a-t-il de vrai en elle ?

STÉPHANE

Comme tu deviens injuste !

MME MAZÈRES

Claire n'a pas transigé. Elle m'a fait bien du mal, mais cela... Quand je suis seule avec mes pensées,

MME MAZÈRES

C'est que je ne supporte plus grand'chose, vois-tu.

STÉPHANE

Claire était au concert hier.

MME MAZÈRES

Que me dis-tu ?

STÉPHANE

J'en suis certain.

MME MAZÈRES

Avec Roger ?

STÉPHANE

Non, seule... je l'ai aperçue tout en haut au second rang.

MME MAZÈRES

Qu'est-ce que cela peut signifier ?

STÉPHANE

Une curiosité sans doute. Après tout, l'art n'a rien à voir... avec le passé.

MME MAZÈRES

Allons donc ! cela t'étonne autant que moi. Ah ! je ne sais, mais je ne puis m'empêcher de craindre...

STÉPHANE

Quoi ?

MME MAZÈRES

C'est impossible à formuler. N'as-tu pas remarqué — puisque vous vous rencontrez souvent depuis quelque temps, — que Roger est autre : réticent, un peu mystérieux ?

STÉPHANE

Nous l'avons déjà vu ainsi. Et puis quel rapport ?

MME MAZÈRES

Aucun. Mais cette situation est sans issue. Il me semble que je suis encore plus malheureuse depuis que vous ne vous évitez plus.

STÉPHANE

Qu'aurais-tu souhaité ?

MME MAZÈRES

Je ne sais. De vous trois c'est Claire que j'estimais le plus, il me semble, à certains moments — et là voilà peut-être défaillante !

STÉPHANE

Quel mot singulier !

MME MAZÈRES

Personne ne me comprend. Moi-même je... ah ! les choses ne s'arrangent pas, vois-tu. La vie se venge. On ne bâtit rien sur le mensonge. Et cette espèce d'intimité entre vous, qu'y a-t-il de vrai en elle ?

STÉPHANE

Comme tu deviens injuste !

MME MAZÈRES

Claire n'a pas transigé. Elle m'a fait bien du mal, mais cela... Quand je suis seule avec mes pensées,

Il me semble quelquefois que vous n'êtes pas si différents, ton frère et toi. Je ne pourrais pas l'expliquer. Il n'y a peut-être pas une seule qualité ou un seul défaut qui vous soit commun, et cependant...

STÉPHANE

Tu me peines infiniment. Je croyais que nous avions bien agi envers toi, et que tu...

MME MAZÈRES

C'est cela : vous me croyiez résignée, ou dupe. Pour qui me prend-on ? Faut-il que vous me mépriez tous les deux !

STÉPHANE

Tu ne parles pas raisonnablement, voyons.

(Une femme de chambre entre à ce moment, apportant un télégramme pneumatique qu'elle remet à Mme Mazères.)

MME MAZÈRES

Merci, Mélanie. *(La femme de chambre sort.)* Mon Dieu !

STÉPHANE

Qu'y a-t-il ?

MME MAZÈRES

Regarde l'écriture. *(Elle la lui montre.)*

STÉPHANE

C'est extraordinaire. *(Mme Mazères ouvre le pneumatique, ses mains tremblent ; elle lit.)*

MME MAZÈRES

Elle va venir ici. Elle est en proie à un grand désarroi. Seule je puis la conseiller.

STÉPHANE

Ne fût-ce qu'à cause de son amour-propre, je ne puis m'expliquer qu'elle ait résolu de venir chez toi.

MME MAZÈRES

Vous me trouverez bien changée, dit-elle.

STÉPHANE

Montre.

MME MAZÈRES *(après avoir réfléchi)*

Non, je ne dois pas. D'ailleurs il n'y a que ce que je t'ai dit.

STÉPHANE

Pour quand s'annonçait-elle ?

MME MAZÈRES

Elle ne précise pas. Elle peut être ici d'un instant à l'autre. Elle a voulu me mettre dans l'impossibilité de dire non. Elle n'était pas dans son état normal quand elle a écrit ce mot, c'est bien évident — elle n'a pas réfléchi qu'elle pouvait rencontrer ici ton père ou toi-même.

STÉPHANE

Ou plutôt cela ne l'a pas arrêtée.

MME MAZÈRES

Comment est-ce possible ? Songe que je ne l'ai pas revue depuis...

SCÈNE II

LES MÊMES, MAZÈRES

*(Mazères tient un journal à la main)*MAZÈRES *(à Stéphane)*

Tiens, tu peux lire, il y a un bout d'article élogieux sur ton affaire.

STÉPHANE *(jetant un coup d'œil sur le journal que lui tend son père.)*

Oh, de cet imbécile ? Tant pis.

MAZÈRES

Je croyais Gillot très coté. Quoi qu'il en soit, l'article est remarqué. Ton oncle Alexis m'a téléphoné au bureau pour me le signaler. *(À sa femme)*. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne dis rien. Qu'est-ce que c'est que ce télégramme ?

MME MAZÈRES

Laisse... j'allais justement t'expliquer... c'est de Claire, qui a quelque chose d'urgent à me dire.

MAZÈRES

Hein ?

MME MAZÈRES

Pas de commentaire inutile, je t'en prie.

MAZÈRES

Je ne commente pas : j'interdis.

MME MAZÈRES *(à Stéphane)*

Je suppose que tu reconnais là ton père ?

MAZÈRES

Ne fût-ce qu'à cause des domestiques, je ne souffrirai pas qu'elle mette les pieds ici.

MME MAZÈRES

Les domestiques ! Ah, c'est important en effet !

STÉPHANE

Papa, du moment où moi je consens...

MME MAZÈRES *(à Stéphane)*

Mais tu n'as pas à consentir. Je suis chez moi.

MAZÈRES *(à Stéphane)*

J'ai toujours dit que tu n'avais aucune fierté.

MME MAZÈRES

Qu'est-ce que la fierté vient faire là ? Voilà les absurdités qu'on est condamné à entendre... D'ailleurs toutes ces paroles sont inutiles. Claire sera ici dans quelques instants.

MAZÈRES

Consigne la porte.

MME MAZÈRES

Je n'en ferai rien.

MAZÈRES

Alors c'est moi qui...

MME MAZÈRES

Libre à toi. Je la rappellerai dans l'escalier.

MAZÈRES (*outré*)

Je m'en vais.

MME MAZÈRES

Je crois en effet que c'est ce que tu as de mieux à faire pour l'instant. (*Mazères sort avec bruit.*)

SCÈNE III

MME MAZÈRES, STÉPHANE

STÉPHANE

Enfin, il a ses qualités.

MME MAZÈRES

Mon Dieu, que serai-je dans un an si je vis encore ! Je sens tellement que je vieillis. Je devrais supporter tout cela mieux que je ne fais. Ah ! la vie ne m'avait pas préparée à souffrir.

STÉPHANE

On a sonné... Je m'en vais. Peut-être reviendrai-je dans une heure ou deux.

MME MAZÈRES (*amèrement*)

Tu es curieux de ce qu'elle peut avoir à me dire. Il va de soi pourtant que je ne le répéterai rien.

STÉPHANE

Tu as raison, c'est même ton devoir élémentaire. (*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE IV

MME MAZÈRES, puis CLAIRE

(*Mme Mazères reste seule ; elle est en proie à une profonde anxiété. Elle s'assied, puis se lève et marche ; Claire entre.*)

CLAIRE (*à voix basse*)

Ne dites rien. Je ne peux pas voir l'effort que vous faites pour accepter ma présence. Vous ne comprenez pas, vous êtes indignée. Je le sais. Vous avez raison. Je ne comprends pas non plus, et je suis indignée moi-même. (*Un silence.*)

MME MAZÈRES

Ne me regardez pas ainsi, Claire... vous me trouvez changée, n'est-ce pas ? Oui, j'ai beaucoup vieilli.

CLAIRE

Et c'est ma faute. (*Geste évasif de Mme Mazères.*) Ah ! ne contestez pas. Nous en sommes toutes deux bien trop sûres... Oui, moi aussi, j'en suis sûre. J'ai réfléchi longuement... Oh ! je ne viens pas m'humilier.

MME MAZÈRES

Je l'espère bien ; d'ailleurs, je ne le souffrirais pas, je suppose que vous le savez.

CLAIRE

Oui.

MME MAZÈRES

Après tout... il n'y a rien dans le passé dont vous ayez à rougir, et je ne crois pas... que je vous en veuille.

CLAIRE

Vous avez le droit de me détester et de me condamner, cependant ; je le reconnais du plus profond de moi-même... En ce moment il me semble que je me jure et qu'il n'y a rien à répondre... à d'autres heures tout se brouille et je me révolte... Pourtant depuis hier soir...

MME MAZÈRES

Ah !

CLAIRE

Je sens que c'est bien le naufrage de tout, et que je ne dois plus rien espérer.

MME MAZÈRES

Depuis hier au soir, dites-vous ?

CLAIRE

Oui. Vous savez que ?...

MME MAZÈRES

Je sais que vous étiez au concert.

CLAIRE

Qui vous l'a dit ?

MME MAZÈRES

Stéphane, il vous y a vue.

CLAIRE

Ah ! il... après tout, qu'importe ? Et vous vous étiez doutée que cela signifiait quelque chose ?

MME MAZÈRES

Vous étiez seule — et il eût été si simple d'y aller avec Roger.

CLAIRE

Si j'y avais été avec lui, vous auriez trouvé cela naturel ?

MME MAZÈRES

Pourquoi toutes ces questions ?

CLAIRE

Comprenez-moi, je voudrais tant savoir si vous avez deviné quelque chose... ou bien s'il faudra tout vous dire, et si rien de cette honte ne me sera épargné. Dites-moi, vous vous étiez aperçue qu'entre Roger et moi..., l'ancienne confiance ne devait pas subsister ?

MME MAZÈRES (avec effort)

Oui, je m'en suis doutée.

CLAIRE

Mais vous ne savez pas comment ce fossé s'est creusé entre nous. Le jour où par hasard j'ai appris qu'il rencontrait son frère ici quelquefois...

MME MAZÈRES

Il ne vous l'avait pas dit ?

CLAIRE

Non.

MME MAZÈRES

Ce n'est pas courageux.

CLAIRE *(vivement)*

Ne l'accusez pas. Il a cru qu'il fallait me ménager — sans doute parce que je risquerais de m'indigner qu'il pût supporter de le revoir, et que j'en conclurais....

MME MAZÈRES

Oui.

CLAIRE

Vous comprenez. Et en effet cela prouvait d'une façon si évidente qu'il ne m'aimait pas. N'est-ce pas ?

MME MAZÈRES

Mais non, cela ne prouve rien. Il est impossible qu'il ne vous aime pas. Autrement, comment aurait-il eu le courage de me faire tant de mal ?

CLAIRE

L'affection qu'il a gardée pour son frère n'est pas compatible avec... l'amour que vous lui prêtez.

MME MAZÈRES

Quels sont les sentiments qui s'excluent ? Vous raisonnez.

CLAIRE, *sans répondre*

Inutile, n'est-ce pas, de vous décrire l'humiliation qui suivit pour moi cette découverte. Je me ressaisis cependant — ou du moins il me le sembla : je m'accusai, mais en m'accusant, je m'avouais vaincue. Au fond avais-je jamais cru à son amour ? Ne m'étais-je pas aveuglée volontairement ? Comment avais-je accueilli une offre que je devais bien savoir insincère ? La vérité se vengeait. J'acceptai donc qu'à jamais son frère dût être entre nous ; mais je vois bien aujourd'hui que ce que je crus alors être un sacrifice courageusement consenti, ne fut qu'une capitulation.

MME MAZÈRES

Et lui ? A-t-il compris que vous vous résigniez ?

CLAIRE

J'en suis certaine, et peut-être me méprisa-t-il de ne pas exiger qu'il cessât de voir Stéphane. Mais cela encore je l'avais mérité. Le reste, le pire, est venu par surcroît. Chaque jour, n'est-ce pas ? je sentais Roger plus obsédé par le souvenir d'une intimité à laquelle notre mariage avait mis fin. C'est alors que la musique est rentrée dans notre vie — sa musique à lui... Va-t-il falloir que je vous explique aussi cela ? Ne pourriez-vous deviner ?

MME MAZÈRES

J'essaierai.

CLAIRE

Avec cette musique qui bientôt cessa de m'offenser, c'est tout le passé qui revivait : ce passé odieux, banni par force de ma pensée, émergea soudain paré par la musique d'une séduction douloureuse et irrésistible. Les mêmes mélodies nous hantaient

tous les deux désormais : seulement, tandis qu'elles éveillaient en lui un écho fraternel, quel nom donner à ce qu'elles remuaient en moi ? C'est hier, en écoutant ce quatuor, hier soir, que la hideuse comédie de ma vie s'est enfin démasquée. Je me suis vue enfin telle que l'autre m'avait vue — jadis — et, je vous le répète, je me suis condamnée.

MME MAZÈRES

Pourquoi êtes-vous venue à moi ?

CLAIRE

Vous seule pouvez peut-être me conseiller.

MME MAZÈRES

Vous savez bien que non, Claire, je ne puis que descendre avec vous dans ces profondeurs... pour quoi le vertige ne m'y prendrait-il pas aussi ?

CLAIRE

Vous n'avez pas le droit de vous y abandonner. Songez à ce que j'ai dû surmonter pour venir ici — et pour vous dire cela.

MME MAZÈRES

Je ne puis rien pour vous, hélas ! et d'ailleurs ce trouble dangereux ne peut être durable.

CLAIRE

Rien ne me le garantit.

MME MAZÈRES

C'est votre devoir absolu de le croire passager, c'est le seul moyen de vous en défendre. Vous êtes

vacante d'avance si vous avez peur. Vous n'aimez que Roger — le reste est aboli.

CLAIRE

Rien ne s'abolit. Tout ce qui fut sobaliste — à jadis. Nous cessons de faire attention, et voilà tout. Mais lorsque nous prêtons l'oreille de nouveau... j'en viens à me demander si je n'ai pas aimé en Roger le frère de Stéphane.

MME MAZÈRES

Vous vous égarez.

CLAIRE

Je vous défie de me le prouver ; et comment voulez-vous que je vive du moment où je me figure cela ? On ne tue pas une pensée. Vos faibles protestations me montrent bien que vous me donnez raison — et que je n'ai qu'à disparaître.

MME MAZÈRES

Claire !

CLAIRE

Il y a des accidents heureux.

MME MAZÈRES

C'est pour m'infliger ce nouveau supplice que vous êtes venue ?

CLAIRE

Vous voulez dire qu'il aurait été plus brave de ne pas vous avertir. Je ne préméditais rien, je vous assure. Je suis venue poussée par une force. Ce n'est pas un chantage. Je n'ai rien à demander, vous ne pouvez rien m'offrir, votre responsabilité est sauve.

MME MAZÈRES

Comment pouvez-vous me parler ainsi ? Est-ce le mal que vous m'avez déjà fait que vous n'arrivez pas à me pardonner ? *(Un silence.)*

CLAIRE

Vous avez raison. Il ne m'est pas même permis de mourir. — J'entends quelqu'un. Qui est-ce ?

MME MAZÈRES

Stéphane probablement.

CLAIRE

Pourquoi n'entre-t-il pas ? Se doute-t-il que je suis là ?

MME MAZÈRES

Il était là quand j'ai reçu votre télégramme

CLAIRE *(amèrement)*

Ah ! oui...

SCÈNE V

LES MÊMES, ROGER

ROGER *(à Claire)*

Toi ici ?

MME MAZÈRES *(d'une voix mal assurée)*

Claire avait à me parler de choses graves. Nous avons été coupables envers elle... Cette vie en partie

double ne peut pas durer. C'est pour moi que tu as agi de la sorte, je le sais. Tu as cru bien faire. Mais c'est moi qui exige que cela cesse.

ROGER *(à Claire)*

Tu es venu te plaindre de moi ?

CLAIRE *(à Mme Mazères)*

Vous entendez.

MME MAZÈRES *(à Roger)*

Elle ne s'est pas plainte de toi — au contraire, elle est venue pour calmer les scrupules qu'elle me prêtait à juste titre, pour me dire qu'elle savait que tu rencontrais ton frère ici et qu'elle acceptait cet état de choses. Elle a fait, en venant me trouver, un acte de courage et de charité dont je la remercie. Mais elle s'est trahie. J'ai vu en elle, malgré le noble effort qu'elle faisait pour m'abuser. Elle ne peut supporter que vous puissiez vous revoir. Et elle a raison. Je l'approuve.

ROGER *(à Claire)*

Je me demande jusqu'à quel point, connaissant ma mère, tu n'escomptais pas ce résultat de ta visite.

MME MAZÈRES

Roger !

CLAIRE

Voilà comment il me juge.

ROGER

Oh, je ne dis pas que ce fût conscient.

CLAIRE (*désolamment*)

L'inconscient — toujours.

MME MAZÈRES

Ni elle, ni moi, nous n'avons le droit de rien te reprocher, mais....

ROGER

Claire sait parfaitement que si elle n'avait prié de ne plus voir Stéphane....

MME MAZÈRES

Pouvais-tu te faire aucune illusion sur la peine que lui causaient ces rencontres ?

ROGER

J'aurais peut-être trouvé ces exigences un peu tyranniques, mais je me serais incliné.

MME MAZÈRES

Elles étaient naturelles, et Claire ne devait pas avoir besoin de les formuler.

CLAIRE

Ne vous donnez pas tant de mal : qu'ai-je à gagner à ce qu'il reconnaisse que vous avez raison ? S'agit-il de convenances ou de conventions ? Non, de tout autre chose, hélas ! (*Avec résolution.*) Tiens, Roger, je ne puis supporter que tu attribues ma présence à un motif qui n'est pas le vrai. Ta mère a cru de son devoir de...

MME MAZÈRES

Prenez garde. Une parole imprudente peut avoir des conséquences irréparables.

CLAIRE

Rien n'est plus irréparable qu'un mensonge. Laissez-moi avec lui, je vous en supplie. Il faut qu'il sache.

MME MAZÈRES (*à Roger*)

Dois-je vraiment ?

CLAIRE

Je vous assure qu'il le faut. (*Mme Mazères se lève ; au moment de fermer la porte, elle se retourne vers eux et les regarde avec angoisse, puis elle sort.*)

SCÈNE VI

CLAIRE, ROGER

ROGER

Alors ? Avant que tu parles, je dois te dire qu'il m'a été profondément pénible de te trouver ici. Quelles qu'aient été tes raisons pour venir voir maman... d'abord, il fallait m'avertir.

CLAIRE

Ce n'est pas la seule chose que je t'aie cachée. Sois de sang-froid, je t'en supplie, et écoute-moi sans m'interrompre. Hier soir, pendant que tu me croyais chez les Garnier, j'étais au concert, moi aussi. Ro-

ger a un sursaut d'étonnement.) Ce n'est pas une lubie qui m'a prise au dernier moment. Depuis plusieurs jours je projetais d'y aller.

ROGER

Pourquoi ne m'en avais-tu rien dit ? Pourquoi n'y as-tu pas été avec moi ? Pourquoi ce mensonge enfin ?

CLAIRE

Il m'a semblé que je te mentirais moins en te cachant toute la vérité qu'en te la révélant à moitié.

ROGER

Je saisis mal.

CLAIRE

Tu n'aurais pas trouvé étrange que j'y aille avec toi ?

ROGER

Non, je ne crois pas...

CLAIRE

Tu ne te rends pas compte que pour moi ce ne pouvait être un simple caprice sans portée ? Songe : cette œuvre que j'ai vue naître.

ROGER

Eh bien ?

CLAIRE

Elle a pris forme, elle a grandi auprès de moi : pouvait-elle ne m'inspirer qu'une curiosité banale ?

ROGER

Que veux-tu dire ?

CLAIRE

Roger : cette musique où il y a de ma souffrance — et autre chose qui m'est devenu sacré... Il y a quelques mois la seule pensée de ce quatuor m'était odieuse ; il faut donc que j'aie bien changé. N'est-ce pas ?

ROGER (nerveux)

Je t'en prie, explique-toi de façon plus intelligible. Je persiste à trouver bizarre que tu aies été en cachette entendre ce quatuor, et je ne parviens pas à comprendre pourquoi maintenant encore tu ne peux t'exprimer simplement sur ce point.

CLAIRE

Ainsi tu n'avais rien deviné... et tu as cru que tu pouvais impunément m'infliger cette proximité ! Il était bien là, puisque tu l'aimais encore.

ROGER

Claire !

CLAIRE (continuant)

Puisque tu pensais à lui ; puisque chaque fois que tu te mettais au piano pour improviser, ce sont des thèmes de lui qui revenaient sous tes doigts. Avec quelle angoisse j'ai senti grandir en toi cette hantise !

ROGER

Que vas-tu imaginer ?

CLAIRE

Ne cherche pas à me tromper. Je suis bien trop sûre d'avoir lu dans ta pensée... Tous ces soirs du mois dernier, quand tu me croyais plongée dans

mon livre, j'étais bien loin, va, je repassais ma vie... Quelquefois, tu te rappelles, tu prenais ma main, tu la gardais sur tes genoux, pour faire semblant, je suppose. Mais je n'étais pas dupe. Oh, l'équivoque douceur de ces après-dîner, le mensonge de cette intimité ! Sans relâche j'interrogeais le passé, et aussi ton visage silencieux incliné sous la lampe. Je te reverrai toujours penché sur ton livre, les sourcils un peu froncés, si visiblement désireux d'oublier... Et je me rappelais d'autres soirs dans une chambre analogue ; un regard qui ressemble au tien tantôt paraissait s'ouvrir et accueillir mon regard — affectueusement — tantôt fuyait au loin. Ne t'indigne pas d'un rapprochement que tu m'as toi-même imposé. D'autres soirs encore, plus anciens : soirs heureux ceux-là, et de sécurité mensongère. Je n'avais pas encore appris à me méfier. Et d'ailleurs... il m'aimait.

ROGER

Claire !

CLAIRE

Mais tu ne levais pas la tête. Rien ne transparaisait de tes pensées — et ce silence était plus lourd qu'un reproche exprimé. Seule la musique parfois — avec quelle amertume passionnée ! — disait ta déception. Soupçonnais-tu rien de ce qu'elle me révélait ? Encore une fois la musique dans ma vie — exaltant à présent le souvenir d'un bonheur éphémère, justifiant après tant d'années — l'injustifiable ? Qui sait ?... Toi tu n'es qu'un homme vertueux : le hasard t'a fait propre, ou cette timidité d'âme dont tu te plains. Lui... Ah ! ne t'imagines pas que j'aie rien oublié de toutes les misères du passé, de ces humiliations, de cette incertitude nuit et jour... Tout cela était préférable à ce que je viens d'endurer. Et puis... nous avions Claude ; même après que nous l'avions perdu il était là tout près, je le sais maintenant, comme un rappel, comme une promesse. Quand son père

l'évoquait au milieu d'une de nos affreuses querelles, il me semblait que ce n'était qu'un expédient pour m'attendrir, et je me raidissais. La peur de lui paraître vulnérable : l'orgueil, Roger, toujours l'orgueil ! Ah ! comme maintenant tout cela me semble misérable ! Et alors hier ce quatuor... tout me préparait à en ressentir la morsure. L'œuvre enfin parfaite... toute la vie qui se ramasse pour frapper, le passé brandi comme une hache et s'abattant de tout son poids sur ma nuque. Autrefois, je reprochais à la musique de tout absoudre et de tout faire accepter. Je sais aujourd'hui qu'elle peut condamner sans appel... Comme tu es pâle ! C'est du mépris, dis, ou de l'horreur, que je t'inspire ? Va, tu peux tout avouer. J'ai tout mérité... Et ce dégoût de moi-même. Celle qui ne sait pas rendre heureux, voilà ce que je suis. Celle qui ne sait pas rendre heureux, celle qui n'a rien à donner. Prendre pour briser — voilà tout ce dont elle est capable. Si je te disais qu'il y a des moments où je me demande si ce n'est pas surtout une revanche d'amour-propre que tu m'as donnée. Autre chose aussi. Le mirage d'une ressemblance.

ROGER

N'en dis pas plus... Je ne comprends que trop.

CLAIRE

Et pourtant j'ai bien cru n'être attirée par toi — parce que tu étais différent de lui. Comme je vous opposais l'un à l'autre !

ROGER

Hélas !

CLAIRE

Comme j'étais sûre de préférer à ses tendresses capricieuses — ton amitié !

ROGER

Tu n'aimais en moi qu'un reflet.

CLAIRE

Une image ennoblée.

ROGER

Mais une image tout de même.

CLAIRE (ardemment)

Si tu savais comme tout s'est illuminé pour moi quand je t'ai découvert !

ROGER (à mi-voix, douloureusement)

Clairé de satellite !

(Un long silence. Roger est assis, la tête dans les mains. Claire le regarde avec une émotion qui s'approfondit graduellement ; elle s'approche de lui et lui met tendrement les mains sur les épaules.)

CLAIRE (avec une grande tendresse)

Roger, il ne faut pas... J'avais tort ; à quoi bon sonder ainsi le passé ? Il est déjà si loin de nous...

ROGER

Non... Ah ! c'est affreux de penser que je n'aurais pas été aimé pour moi-même !

CLAIRE

Toi-même ? Lui-même ? Où commence une personnalité ? C'était bien toi tout de même ; ne crois-tu

pas que chacun de nous se prolonge dans tout ce qu'il suscite ?

ROGER (réveur)

Il y a comme une douceur dans cette pensée.

CLAIRE

Songe : c'était bien toi, malgré tout.

ROGER

Et pourtant c'était lui, Claire, pourquoi est-ce que je ne t'en veux pas ?

CLAIRE

Mon chéri !

ROGER

Au contraire, je te sens meilleure, et plus proche, maintenant que tu m'as révélé cet obsédant regret. Pourquoi ?

CLAIRE

Ce n'est pas un regret. Si nous ne nous étions pas séparés, chaque jour aurait vu grandir ma lucidité et ma révolte. Il fallait qu'il fût rayé à jamais de ma vie... Sans cela je n'aurais pas compris... que ce n'est jamais assez d'avoir absolument raison.

ROGER

D'où vient que tu m'inspires un tel... ah ! je ne puis exprimer cela. Oui ! la musique dit vrai ; la musique seule... Peut-être que tout au fond de moi je ne te pardonnais pas de ne pas l'avoir aimé davantage. C'est affreux que tu aies cette nostalgie du passé... pourtant on dirait que je préfère cela. Oh, ce n'est pas qu'il vaille mieux que moi ; je le juge,

va. Mais, moi, Claire, si nous nous étions rencontrés, il y a huit ans...

CLAIRE

Aurions-nous seulement pris garde l'un à l'autre ?

ROGER

Je n'aurais su que te rendre heureuse.

CLAIRE

Le bonheur est-il donc si peu de chose ?

ROGER

Ce qu'il nous est donné de vivre en ce moment, ne prouve-t-il pas que le bonheur est peu de chose en effet ?

CLAIRE (amèrement)

— Parole sacrilège

ROGER

Non, vois-tu : il est des souffrances pour lesquelles il faut peut-être rendre grâce au destin.

CLAIRE (avec tristesse)

Ce n'est déjà plus qu'une platitude romantique. Est-ce que vraiment cet instant divin ne se survivra pas ? Cette pensée en laquelle nous ne fûmes qu'un seul va-t-elle mourir dans les mois ? dis, n'en gardons-nous rien qui palpite ? (Elle a un geste éperdu.) Ah !... la vie t'effraye, n'est-ce pas ?

ROGER

Non. Je sais que maintenant il me sera facile de ne pas le revoir. De lui, de son souvenir, nous venons.

de sauver tout ce qui valait de vivre en nous. Le reste... (Il a un geste.)

CLAIRE

Moi, j'ai si peur pour toi de cette solitude. Réfléchis : si nous devions toujours rester face à face — sans amis — sans enfants...

ROGER

Sans enfants ? Je ne puis plus le croire... ce n'est plus comme en ces jours arides... A présent...

CLAIRE

Il me semble que j'entrevois ce que tu veux dire : ce n'est qu'un rêve, hélas !

ROGER

Non, non : une lumière a surgi : pourquoi un jour ne passerait-elle pas... dans un regard ?

FIN

IMPRIMERIE G. CADET, 7, RUE CADET, PARIS